

OEUVRES

DE

FRÉDÉRIC SOULIÉ.

TOME LXVI.

OUVRAGES DE FRÉDÉRIC SOULIÉ.

AU JOUR LE JOUR.	4 vol. in-8.
HUIT JOURS AU CHATEAU.	5 vol. in-8.
LE BANANIER.	3 vol. in-8.
MARGUERITE	3 vol. in 8.
LE CHATEAU DE WALSTEIN.	3 vol. in-8.
LE MAITRE D'ÉCOLE.	2 vol. in-8.
EULALIE PONTOIS.	2 vol. in-8.
DIANE ET LOUISE.	2 vol. in-8.
L'HOMME DE LETTRES.	3 vol. in-8.
DEUX SÉJOURS.	2 vol. in-8.
CONFESSION GÉNÉRALE. . . . . (Les tomes 5 et 6 et derniers sont sous presse.)	4 vol. in-8.
LE LION AMOUREUX, faisant partie du *FOYER DE L'OPÉRA*.	2 vol. in 8.
THÉATRE COMPLET.	5 vol. in-8.
AMOURS FRANÇAISES, orné d'un beau Portrait de l'auteur, gravé sur acier par M. HENRY LAUZAC, et d'un *fac simile* de son écriture.	1 vol. in-8.

SCEAUX. — IMPR. DE E. DEPÉE.

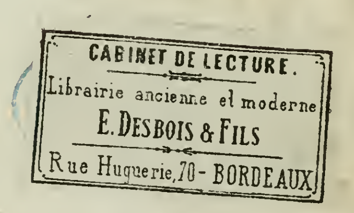
LES

DRAMES INCONNUS

PAR

Frédéric Soulié.

1



PARIS,

HIPPOLYTE SOUVERAIN, ÉDITEUR

DE LA BIBLIOTHÈQUE DE ROMANS NOUVEAUX, PAR
MM. *F. Soulié, A. Dumas, H. de Balzac, P. de Kock, A. Brot,*
M. Masson, L. Gozlan, A. Luchet, Ch. Rabou, de Bazancourt, etc., etc.

RUE DES BEAUX-ARTS, 5.

1845

ENVOI

A M. THÉODORE HAUMAN,

En Russie.

Paris, le 15 février 1844.

Mon cher Hauman,

Vous vous rappelez cette soirée que nous passâmes il y a quatre ans chez madame D... et qui fut troublée par une scène qui scandalisa singulièrement l'assemblée.

» *Vous n'avez pas oublié quelle curiosité*

excita en vous l'homme dont les rudes apostrophes amenèrent cette scène. Vous me demandâtes son nom ; je vous dis qu'il s'appelait Michel Meylan : et la célébrité de l'artiste vous fit désirer de connaître plus particulièrement l'histoire de l'homme.

Je vous appris alors, non point ce que le monde en savait, mais ce qu'il en racontait, et je vous promis, si jamais je pénétrais plus avant dans le mystère d'une existence qui a été trop curieusement observée pour ne pas être calomniée, je vous promis, dis-je, de vous faire part de ce que j'apprendrais de lui.

Quelques jours après la scène dont je viens de vous parler, j'aurais pu satisfaire votre curiosité ; car ce que j'avais espéré apprendre par moi-même me fut confié par Michel Meylan en personne.

En effet, il vint chez moi avec une liasse de papiers.

» — Mon ami, me dit-il, la discussion qui a eu lieu il y a quinze jours chez madame D... m'a valu une lettre que je veux que vous gardiez.

» Voici maintenant la réponse que je lui ai faite et le manuscrit que je joins à cette réponse.

» La femme à qui je les adresse est une de celles à qui sa vertu devrait donner le courage de la justice ; mais elle est dominée par un entourage de prêtres et de MADELEINES *réformées qui lui défendront, sous peine de damnation éternelle, de laisser connaître au monde une seule des lignes que je lui écris. Tout ceci sera probablement condamné au feu par celle à qui je le confie ; et cependant, je ne sais pourquoi il me semble qu'un jour viendra où je voudrais que cette justification, qui, aujourd'hui, n'est que pour elle, fût écrite connue de tous.*

» — N'êtes-vous pas le maître, lui dis-je, de la publier quand vous croirez en avoir besoin?

» — Ce jour-là, me répondit-il d'un ton accablé, je ne serai plus de ce monde.

» — Vous! lui dis-je en l'examinant avec inquiétude.

Car Michel Meylan n'était point un de ces diseurs de phrases vides qui jouent de petites scènes de douleur factice.

Il comprit mon regard et me répondit en souriant :

» — Oh! ne vous imaginez rien de sinistre, mon ami.

» Je n'ai aucune envie de me brûler la cervelle, et je me porte fort bien; mais j'ai une maladie qui me tuera, je le sens : je m'ennuie.

Je voulus rire.

» — *Moi aussi, reprit-il doucement, j'ai trouvé les prétentions au spleen une chose fort ridicule; mais depuis que je suis sous l'empire de cette étrange disposition, elle me fait peur.*

» *A aucune époque de ma vie je n'ai recherché le monde avec plus d'empressement qu'aujourd'hui; jamais je n'ai tant essayé de ce remède tout-puissant qu'on appelle la distraction.*

» *Je ne hais point la vie, je me sens la tête pleine, et il me semble qu'il y reste encore la meilleure part de ce que Dieu m'a donné d'idées.*

» *Mais j'ai le cœur mort, ou plutôt, et c'est une chose que je ne puis vous dire autrement, il me semble que j'ai la poitrine vide : rien n'y bat, rien ne s'y agite, rien ne s'y émeut.*

» *Vous savez pourquoi, vous,*

Michel resta silencieux ; je voulus lui parler, il secoua doucement la tête et reprit aussitôt :

» — Le temps viendra-t-il à mon aide?

» Je ne sais... mais enfin, si je dois m'en aller, et qu'après ma mort il arrive qu'on jette sur mon nom un de ces blâmes sans pitié et sans réflexion qui salissent toute l'existence d'un homme, défendez ma tombe, je vous en prie.

» Ce manuscrit que je vous remets est l'histoire de ma vie.

Il s'arrêta en rêvant.

» — Oui, reprit-il avec un profond soupir, c'est l'histoire de ma vie, quoique je n'y joue qu'un bien petit rôle.

» Mais c'est dans les événements dont cette histoire se compose que j'ai appris la vie, et

voilà ce qui a peut-être rendu la mienne si dédaigneuse de ce qui fait le bonheur des autres ; c'est ce qui m'a fait mépriser également le bien et le mal comme les entend la société.

» *Ce manuscrit ne me justifiera aux yeux de personne, mais il m'expliquera à quelques amis.*

» *Vous souriez! ajouta Michel... Vous pensez que je fais de la prétention et que je me pose en esprit et en cœur méconnus et incompris!*

» *Nous sommes un peuple de sots et de singes. On imite tout chez nous, même la douleur, même le désespoir, même l'ennui, et l'on en fait ainsi des ridicules.*

» *Je vous parais peut-être impertinent d'être triste avec tout ce qui fait la joie des autres.*

» *— Non, lui dis-je. et je n'ai pas besoin*

de savoir comment vous avez vécu pour comprendre comment vous avez pu beaucoup souffrir.

» — Lisez donc ce manuscrit ; vous y verrez ce qui m'a gâté le cœur ; faites-en faire une copie, et gardez-la. Je vous laisse le soin de décider ce que vous devez en laisser connaître.

» Quand vous aurez cette copie, obligez-moi de remettre tout ceci à ma marraine la comtesse de L...

Michel me quitta après cet entretien, et partit, à ce qu'il dit à moi et à ses amis, pour Florence

Depuis ce temps aucun de nous n'a reçu de ses nouvelles.

Est-il mort de cet ennui qui avait dompté cette âme si chaude, ce caractère si absolu ?

S'est-il retiré dans quelques-uns de ces asiles religieux qui manquent à la France et que l'Italie ouvre encore aux esprits lassés, aux cœurs malades?

Nous n'avons pu le savoir, et nous sommes tous à nous demander ce qu'est devenu notre ami.

J'ai raconté, à quelques-uns de ceux qui l'ont aimé comme moi, la dernière entrevue que j'ai eue avec lui; je leur ai montré le dépôt qu'il m'a confié, et tous ont été d'avis que je devais publier le manuscrit de Michel Meylan.

Pour les uns, cette publication est une réponse aux bruits absurdes qu'on a fait courir sur sa disparition; pour d'autres, c'est un moyen de faire pénétrer notre souvenir dans la solitude où nous espérons qu'il s'est enfermé, et de l'arracher peut-être à son désespoir.

Les cent mille feuilles du journal qui veut bien se charger de cette publication volent de Paris aux extrémités du monde. L'une d'elles arrivera jusqu'à lui ; si ce n'est celle d'aujourd'hui, ce sera celle de demain. Alors cette feuille lui dira qu'il y a une pensée qui veille sur son souvenir et peut-être y répondra-t-il. C'est là notre seule espérance.

Du reste, j'ai une telle foi dans l'excellence du procédé dont je me sers pour arriver jusqu'à lui, que je l'emploie pour vous, mon ami, bien assuré que ma lettre vous atteindra dans quelque partie que vous soyez, soit de l'Allemagne, soit de ce vaste empire de la Russie, que vous parcourez, votre royal violon à la main. *

Ainsi donc, mon grand artiste vagabond, si vous trouvez les premières pages de ce livre à Berlin, allez ! les secondes sont à Vienne, les

* (Voir la date de cette lettre.)

autres à Smolensk, la suite à Moscou, à Saint-Pétersbourg, à Odessa ; partout vous rencontrerez mon souvenir qui vous attend.

Ne trouvez-vous point que c'est une façon charmante et magnifique d'écrire ainsi à ses amis, et d'avoir pour messager cette feuille qui leur arrivera certainement partout où ils seront même dans ce pays d'où Ovide écrivait :

« Ici, c'est moi qui suis le barbare parce qu'ils ne
» me comprennent point. »

Du reste, ce malheur d'Ovide n'est point à redouter pour vous : la langue que vous parlez si supérieurement est universelle ; et soit que vous chantiez sur votre violon les plaintes de Ravenswood ou le désespoir de Guido, au fond du golfe de Finlande ou sur les rives du Pont-Euxin, partout vous trouverez des oreilles intelligentes, des cœurs sympathiques et

des mains pleines d'applaudissements pour battre aux champs à votre bienvenue.

Si parmi tous vos beaux triomphes vous gardez une heure pour lire ce que je vous envoie et pour penser à ceux qui vous aiment et qui vous attendent, j'aurai réussi autant que je le veux.

Adieu donc, et à la garde de Dieu.

Votre ami,

FRÉDERIC SOULIÉ.

P. S.

Peut-être, en lisant ce récit, trouverez-vous que c'est moins là l'histoire de Michel Meylan que celle des gens au milieu desquels il a commencé sa vie. Mais s'il est vrai que ce

soient tous ces bizarres événements, toutes ces tristes révélations, qui ont fait de lui ce qu'il a été, peut-être reconnaîtrez-vous que c'est la véritable histoire d'un homme que celle où l'on apprend l'éducation de son cœur, par conséquent le principe en vertu duquel il a vécu.

LES DRAMES INCONNUS.

Ceci, étant un livre vrai, n'a pas besoin d'être un livre vraisemblable.

I.

N. B. Il m'est trop souvent arrivé de recevoir des réclamations de personnes connues, relativement aux noms que j'ai donnés aux divers acteurs de mes livres, pour que je ne craigne pas qu'il en soit de même pour celui-ci.

Je déclare donc formellement que les noms de tous les personnages des DRAMES INCONNUS sont de pure invention. S'il s'en trouve quelques-uns qui appartiennent à des personnes existantes, c'est tout-à-fait à mon insu, et je désire que l'on n'y voie qu'un effet du hasard presque inévitable,

Correspondance de 1840.

Lettre de la comtesse de L... à Michel Meylan.

Paris, 15 février 1840.

» Mon cher ami,

» Vous voilà arrivé à un âge plus que raisonnable. Malgré votre taille

élancée, votre barbiche noire, vos cheveux parfumés et soigneusement bouclés, vos gants Boivin, vos bottes vernies, vos manchettes retroussées, malgré votre allure décidée et vos prétentions à franchir les haies d'une course au clocher, vous avez quarante ans bien sonnés.

» J'ai lieu de le savoir mieux que personne, car je suis votre marraine; et, si je ne me trompe, ce fut en février 1800 que je vous tins sur les fonds baptismaux.

» Vous savez combien je pris au sérieux ce titre de marraine; votre mère était morte, et votre père aimait trop

le plaisir pour s'occuper convenablement de vous.

» D'ailleurs les hommes ne comprennent ni les besoins de l'enfance, ni ses petites douleurs, ni ses caprices turbulents.

» Ils ne voient dans les petits enfants qu'une matière animée, bruyante et indocile, gênante et incapable de les comprendre ; en conséquence, ils livrent volontiers leurs fils à une direction mercenaire qui altère toujours la naïveté de leurs premières impressions, quand elle ne vicie pas leur nature.

Ce n'est qu'au moment où les enfants atteignent l'âge des études qui séparent les hommes des femmes, que les pères pensent à leurs fils.

» Combien alors n'en est-il pas qui croient faire assez en prenant quelques centaines de francs sur leurs revenus pour les envoyer dans un collége?

» Vous pouvez vous rappeler que j'eus peur pour vous de cet abandon, mon cher enfant (et ce nom que je vous donne n'est pas ridicule entre nous, car j'ai soixante ans, et, malgré votre âge, je vous vois si jeune et je me sens si vieille, qu'il me semble qu'il y a toujours entre nous la distance qui séparait la grave marraine de vingt-quatre ans du petit polisson qui lui volait son rouge pour peindre des soldats sur son cerf-volant), je vous demandai à votre

père qui me fit payer par un discours plein de sentences morales le service que je lui rendais.

» Le jour où il vous amena chez moi avec votre nourrice, il allait souper chez mademoiselle C... avec la belle Cyprienne, et il me fut rapporté le lendemain avec un coup d'épée que lui avait donné, entre deux bougies, un certain émigré qui le trouva de mauvaise compagnie, parce qu'en discutant il criait sans être ivre.

» Mais je ne veux pas vous faire injure, mon cher Michel; en vous rappelant vos premières années, j'aurais

l'air de croire que vous les avez oubliées.

» Vous êtes bon, vous êtes généreux, et vos actions le prouvent à qui peut les suivre dans la retraite où vous vous enfermez ; vous ne pouvez donc être ingrat.

» Cependant je fais comme tous ceux qui ont une grave leçon à donner, je prends des biais, je commence par assurer le droit que j'ai de vous faire des remontrances ; j'appelle à mon aide toutes les circonstances qui doivent justifier l'opportunité de cette leçon, et je vous caresse pour vous saisir à mon aise et pouvoir vous corriger vertement.

» Vous avez fait de nombreuses folies, et une entre autres assez éclatante pour vous exiler de la France pendant de longues années.

» Un mari tué en duel, une femme perdue, une famille désolée, sont des crimes que la loi ne punit pas, et contre lesquels le monde doit par conséquent se montrer d'autant plus sévère. Vous le trouvâtes très-injuste, il y a dix ans, de ce qu'il se détourna de vous après ce fatal scandale, et plutôt que de courber la tête, vous lui jetâtes un insolent défi.

» Retiré à Florence avec cette femme qu'il fallait laisser oublier, vous avez

tout fait pour donner à cette malheureuse liaison un éclat insultant, pour couronner votre victime d'une triste célébrité.

» Tous les ans vous envoyiez dédaigneusement, du fond de votre exil, ces tableaux qui ont fait votre gloire et votre fortune, et il n'en est pas un dans lequel vous n'ayez placé cette figure adorée dominant toujours les autres, comme une protestation permanente contre la condamnation qui vous frappait tous deux. Le public battait des mains à vos toiles, mais pas une porte ne s'est ouverte pour accueillir la femme coupable, pas un cri approbateur ne vous a soutenu dans votre lutte.

» Voilà trois ans que la mort de cette femme a brisé cette chaîne, et vos anciens amis, fiers de vos succès, ravis de pouvoir vous retrouver, vous ont rappelé en tumulte. Leur enthousiasme vous a trompé, Michel, et vous êtes rentré dans votre pays la tête haute comme un vainqueur; c'est une faute dont ils sont coupables, et qui cependant ne pèsera que sur vous, croyez-moi : la mort a fait cesser le combat, mais elle ne vous a pas donné la victoire; on vous pardonne le passé, mais on jugera d'autant plus sévèrement l'avenir.

» Jamais le monde n'abdiquera ses droits pour un homme, quelque célèbre et quelque puissant qu'il soit. Il

prendra de vous le grand artiste, le peintre audacieux et fécond ; il vous regardera avec curiosité, vous applaudira avec transport, mais la considération calme et pure qu'il accorde à l'honnête homme de famille, les joies du foyer, les affections fraternelles de la vie domestique, l'intimité sainte où la douleur est accueillie par de douces pitiés et le bonheur par des sourires heureux, toutes ces choses qui sont la vie réelle du cœur il vous les refusera implacablement.

» Vous aurez une place élevée dans toutes les fêtes publiques, et vous y trônerez ; mais vous n'aurez pas un coin au feu d'une chaste maison... Vous aurez la foule avec vous tant

que vous réussirez, mais vous serez seul le jour où vous aurez besoin de pleurer.

» Mon enfant, mon cher enfant, prenez garde, je vous en supplie ; mesurez sagement et d'un œil calme le chemin que vous allez prendre... vous me faites peur, et je vous écris sous l'émotion de la scène qui s'est passée hier chez madame D...

» Mon cher Michel, pour tout autre que pour vous, les paroles que vous avez prononcées hier eussent été sans conséquence ; elles ont été d'une portée fâcheuse dans votre bouche ; elles ont tourné contre vous et contre la personne que vous avez voulu défendre.

» Dites-moi, je vous prie, pourquoi, au moment où monsieur Brunelle racontait si gaîment les mille aventures scandaleuses de madame Fazio, êtes-vous venu avec votre figure bistre, vos yeux noirs et jaunes, votre physionomie triste et maigre, dire d'un ton menaçant à monsieur Brunelle :

» — Cette femme vous a donc fait beaucoup de mal, monsieur ?

» — Nullement, vous a-t-il répondu ; elle est même fort aimable, bonne femme, et lorsque je la rencontre dans le monde, elle est toute gracieuse pour moi.

» — Et c'est pour cela que vous la

traînez si plaisamment dans la boue? lui avez-vous dit.

» L'apostrophe était dure, mais peut-être n'y eût-on pas pris garde et l'eût-on attribuée à ces mouvements d'humeur sombre qui vous sont si familiers.

» Mais vous ne vous êtes pas arrêté là, et lorsque monsieur Brunelle vous a répondu : » que s'il parlait de madame Fazio comme il le faisait, c'est parce qu'elle était au-dessous du mépris, et qu'elle avait appartenu à qui l'avait désirée, » vous ne pouvez vous figurer de quel air furieux vous lui avez dit :

» — On doit savoir le nom de six

au moins des amants d'une femme qui en a eu par centaines.

» Et comme monsieur Brunelle n'a pu vous en nommer qu'un ou deux, vous vous êtes fait le défenseur de cette vertu méconnue; vous avez protesté contre la clameur publique qui flétrit justement le vice, et vous avez engagé une discussion qui eût pu finir par une affaire sérieuse si monsieur Brunelle ne s'était retiré en homme de bonne compagnie.

» Et maintenant, quelle folle idée vous a pris de soutenir l'étrange thèse que vous avez adoptée.

» Que vous importe ce qu'on dit de

madame Fazio ? Ou plutôt, ce que l'on a raconté après votre départ serait-il vrai, et n'auriez-vous fait que défendre votre nouvelle maîtresse ?

» Oh ! Michel ! mon enfant ! où allez-vous ? Ce que la fougue de l'âge a pu vous faire pardonner une fois, serait considéré aujourd'hui comme une faute irréparable.

» Si vous saviez avec quel chagrin j'ai écouté les jugements qu'on a portés sur vous ! On a parlé de vice invétéré, d'hommes en qui sont morts tous les principes de la sainte morale.

» Que vous dirai-je ? J'ai été désolée.

» Je vous en conjure, oubliez tous

ces ressentiments qui vous ont égaré, revenez au respect des lois vulgaires de l'honnêteté ; fuyez ce monde pervers où vous avez trop vécu, abandonnez ces odieux paradoxes que notre littérature moderne a trop longtemps soutenus, et qui prêtent au vice une auréole d'intérêt qui le rend charmant pour les imaginations corrompues.

» Je suis vieille, j'ai donc le droit de vous conseiller ; je vous aime, et ce droit devient un devoir pour moi.

» Répondez-moi, je suis sûre que vous vous justifierez, et alors j'oserai vous défendre mieux que je ne l'ai fait.

» A vous de cœur, *quand même*.

» COMTESSE DE L... »

Lettre de Michel Meylan à Madame la comtesse de L...

» Madame et chère marraine,

» Votre lettre m'a surpris et m'a fait du bien. Le blâme qu'elle me jette m'a attristé, mais je l'ai presque oublié en voyant que quelqu'un m'aimait encore en ce monde.

» Cependant vous avez fait de mon cœur, en me rappelant celle qui n'est plus, comme un ami a fait hier de ma main : il la pressait avec chaleur, sans s'apercevoir qu'il la brisait avec l'anneau que je porte à mon doigt.

» Quoiqu'il en soit, vous ne vous êtes pas trompée; vous me demandez une justification et je vous l'envoie.

» Pour ce qui regarde personnellement madame Fazio, ma réponse est simple : je ne la connais pas et je ne l'ai jamais vue.

» Pour ce qui peut être du sentiment qui a dicté ma sortie contre monsieur Brunelle, mon histoire seule pourrait vous expliquer cette étrange contradiction de mon cœur. En effet, avec peu

d'estime pour les femmes, je ne sais pourquoi je suis toujours prêt à donner un démenti à celui qui les accuse.

» Ce que j'ai fait pour madame Fazio, je l'eusse fait pour toute autre dont on eût mal parlé.

» Non, madame, ce n'est point sous l'impression d'une nouvelle passion, que je me suis emporté contre monsieur Brunelle ; c'est parce qu'au moment où j'ai considéré cet homme avec sa face blafarde et jaune, ses cheveux plats, sa voix nazillarde et traînante, son œil fauve et bas, il m'a rappelé un misérable qui m'a fait plus de mal que vous ne pouvez le croire.

» C'est que monsieur Brunelle a remué en moi un souvenir terrible et

fatal, c'est qu'il a fait vibrer dans mon âme une douleur qui s'y cache depuis vingt ans.

» C'est qu'il m'a remis sous l'empire de la funeste pensée qui m'a peut-être poussé à toutes les folies que vous me reprochez, sous l'empire de la pensée qui m'a fait engager cette lutte que j'avais espérée plus longue, et que la mort a finie sans que j'en fusse lassé; de la pensée enfin qui m'a donné cette humeur chagrine qui me dévore, et cet amour de la retraite où j'ai abrité le peu d'affections que j'ai trouvées ici-bas. C'est qu'il a agité en moi un remords que vingt ans de repentir n'ont pu effacer.

» C'est qu'enfin, madame, en défen-

dant cette madame Fazio, que je ne connais pas, j'ai peut-être tenu un serment fait sur une tombe fermée depuis longtemps.

» Car ma vie est pleine de tristesse, et lorsque je regarde dans mon passé, j'y trouve peu de souvenirs qui n'y soient marqués par un sépulcre.

» Si j'ai eu tort, c'est d'avoir répondu à un homme comme monsieur Brunelle. Cet homme s'est retiré parce qu'il est un lâche et non point parce qu'il est un homme de bonne compagnie.

» Je comprends la médisance contre les femmes dans la bouche des femmes : la jalousie lui donne une excuse; mais l'homme qui salit avec cet excès une femme, quelle qu'elle soit, une femme

qui a un mari, une famille, des enfants, cet homme est abominable à mes yeux.

» Du reste, et pour répondre à une phrase de votre lettre, je dis que si le vice n'avait pas, plus encore que ses joyeux conteurs, ses auditeurs empressés, il serait moins redoutable, car il mourrait dans l'obscurité.

» La littérature lui a prêté, dites-vous, des charmes décevants : c'est possible ; mais elle n'a pas fait que le monde se plaise à ces récits et qu'il les accueille de toutes ses oreilles.

» J'en appelle à vous-même : n'est-il pas vrai que jamais conversation n'est plus avidement écoutée, plus ardemment entourée, que lorsqu'elle roule

sur des scandales? Il est juste d'avouer que le cercle se récrie et que la lèvre des bégueules hypocrites s'allonge en moue dédaigneuse; il faut reconnaître aussi que chacun laisse tomber pour sa justification une sainte parole de mépris sur les femmes qu'on vient d'immoler à la méchanceté universelle, au besoin de s'entretenir du vice et des vicieux.

Il faut dire enfin que tout le monde s'absout courageusement du plaisir que fait la médisance en crachant sur la victime. Est-ce en cela que la société est plus morale que la littérature? Je le veux bien.

» Mais, quant à moi, madame, je

vous l'avoue, j'ai été trop longtemps exilé du monde (comme vous dites) pour ne pas m'y trouver mal placé.

» Je ne le comprends plus.

» Flagellé, insulté, repoussé par lui pour une femme à laquelle il n'a manqué qu'une position et pas une vertu, pas un sacrifice, pas un dévoûment, j'ai cru, en rentrant dans ce monde si sévère et si insolent, j'ai cru naïvement que j'allais pénétrer dans un sanctuaire immaculé, blanc, pur, sérieux, chaste et tout peuplé d'honnêtes sentiments.

» Oh ! madame, qu'ai-je vu?

» A la vérité, ce monde est merveil-

leusement doré d'hypocrisie et de mensonge ; mais lorsque j'ai voulu voir au-delà de cette superficie brillante, quand j'ai gratté du bout de l'ongle tous ces plâtres peints à la vertu, j'ai trouvé bien vite dans ce monde régulier une corruption plus profonde que dans le désordre le plus éhonté.

Pardonnez-moi ce que je vais vous dire, madame ; mais si jamais je rencontre madame Fazio, je la saluerai plus respectueusement que je ne ferais pour aucune de ces femmes qui l'ont si indignement traitée hier. En effet, pour elle la chance possible est qu'elle vaille mieux que ce qu'on en dit, tandis que pour celles que l'on ménage,

la chance certaine c'est qu'elles valent moins que ce qu'on en pense.

D'ailleurs s'il est vrai qu'un vice est un vice, je ne pourrai jamais admettre que deux vices fassent une vertu.

» Cependant combien de fois le libertinage plus l'hypocrisie sont admis à ce titre dans vos salons! Peut-être en chimie est-il vrai que deux poisons combinés fassent un breuvage salutaire, et peut-être le monde fait-il de la chimie morale : cela doit être, mais je n'y comprends rien.

» Voilà ce qui m'irrite, voilà ce qui m'a fait prendre le parti de madame Fazio, voilà ce qui me fait vous dire un mot qui vous surprendra encore plus étrangement que tout ce que je viens

de vous dire : c'est que je souhaite pour elle que madame Fazio soit ce qu'on en a dit; car, s'il en était autrement, un jour peut venir où quelqu'un lui répétera ce qu'on pense d'elle, et peut-être alors lui arriverait-il ce qui est arrivé à la femme dont je veux vous raconter l'histoire.

» Si ce récit me justifie à vos yeux, il aura atteint le seul but que je cherche.

» Quant à ce que le monde peut dire de mon donquichotisme en faveur de certaines femmes, je ne m'en soucie nullement. Le monde a eu sa part de ma vie, qu'il la déchire à son aise !

» Demain je retourne à Florence; dans quelques jours, je serai dans cet atelier maintenant solitaire et auquel

manque sa muse. C'est là le coin où je pleurerai, madame, si jamais je pleure; mais c'est de là aussi que je parlerai au monde par mon pinceau et dans la langue des arts. Je ne sais pas celle qu'il parle du bout des lèvres, et il rirait de celle qui sortirait de mon cœur.

» Agréez, madame et amie, etc.,

Votre filleul,

» Michel Meylan. »

» *P. S.* Je vous envoie ce manuscrit tel que je l'ai écrit il y a dix ans, quand je me donnais la peine de chercher à comprendre les hommes.

» C'est pour cela que vous y trouverez des analyses que je ne ferais plus main-

tenant. Je suis devenu trop indifférent à tout ce qui n'est pas mon art pour chercher à connaître la raison des actions humaines. Je les vois et je les subis sans les expliquer, car elles ne m'intéressent plus.

Cependant vous y trouverez quelques réflexions que j'y ai ajoutées ; car il y a eu des moments où en les relisant je me suis trouvé bien niais ou bien impertinent.

» Vous reconnaîtrez ces notes à la date qu'elles portent.

II.

Manuscrit de 1829.

Vue générale prise de ma fenêtre.

J'avais vingt et un ans, c'était en 1821.

Après six mois de séjour à Bordeaux, mon père, nommé consul dans une des

grandes villes du Levant, me ramena à Paris et m'y laissa pour faire mon droit. Par une singulière précaution, il m'avait fait louer un petit appartement rue de Provence, n° 3, à une bonne lieue de l'École. En voici la raison :

Ce que mon père craignait pour moi avant toutes choses, c'était la vie d'estaminet et de bals champêtres qu'on mène au quartier latin : il préférait un cours manqué à une séance de billard, bien persuadé qu'avec un peu d'intelligence on apprend en deux mois ce que l'Université étale en trois années de redevances et de fainéantises.

D'un autre côté, mon père me laissait dans un quartier où demeuraient

quelques-uns de ses amis, dont la maison m'était ouverte, et je me trouvais sous la surveillance immédiate de monsieur Bonsenne, qui demeurait au nº 2 de la rue de Provence.

Monsieur Bonsenne était le correspondant à qui mon père avait confié le soin de payer ma pension et de se faire représenter mes certificats d'examen ; c'était de plus un des vieux amis de ma famille, et sa sévérité avait paru à mon père le plus sûr moyen de maintenir les écarts probables de ma nature facile.

Monsieur Bonsenne avait cependant fait une triste expérience de sa sévérité envers son propre fils, comme vous le verrez dans le cours de ces souvenirs.

Mais ces raisons de mon séjour à Paris et du choix de ma demeure importent fort peu au fond de ce récit, tandis qu'il serait difficile d'en comprendre certaines circonstances si je ne donnais une description exacte de la maison que j'habitais.

Le n° 3 de la rue de Provence occupe un carré long dont le côté étroit est parallèle à la rue. La façade se compose d'un bâtiment double en profondeur et élevé de quatre étages. On entre dans la maison par une porte-cochère, et l'escalier qui dessert ce principal corps de logis se trouve à droite, à l'extrémité de la voûte et au ras de la cour.

Dans cette cour, et encore à droi'e,

mais en retraite, s'élève un second corps de logis simple en profondeur, et qui en occupe toute la longueur. L'escalier qui dessert ce second bâtiment également élevé de quatre étages, est à son centre, de façon que chacun de ces étages est divisé en deux petits appartements assez mesquins.

Cependant ceux de ces appartements qui sont du côté du bâtiment principal ont un immense avantage, c'est d'avoir à la fois une issue sur le grand escalier et une issue sur le petit escalier dont je viens de vous parler.

Le fond de la cour qui fait face à la rue a aussi son petit corps de logis, haut seulement de deux étages, et pourvu de son petit escalier.

Tout le côté gauche de la cour (à la considérer de l'entrée de la maison) est occupé en partie par une légère construction appliquée au bâtiment principal et enfermant les cuisines de tous les grands appartements.

Une disposition remarquable de cette construction, c'est que bien qu'elle soit appuyée au bâtiment dont elle dépend, elle ne communique avec les appartements que par de petits balcons extérieurs qui occupent l'angle de la cour et qui vont de la salle à manger à la cuisine. Ces balcons sont couverts les uns par les autres ; mais il a été impossible de les fermer attendu qu'ils occupent le devant des croisées des salles à manger.

Le reste de la cour, toujours du côté gauche, est clos par un mur de huit ou dix pieds, mitoyen avec une autre cour immense où se groupent tous les nombreux bâtiments du n° 33 du faubourg Montmartre, à l'extrémité desquels on aperçoit une file de maisons fuyant vers le boulevard.

Quant à moi, j'occupais l'appartement du second corps de logis de droite, du côté qui aboutit au fond de la cour.

Si l'on a bien compris la description que je viens de faire, on doit voir que j'étais en face du mur mitoyen et que j'avais devant moi toute l'étendue de

la cour voisine. J'avais à droite les deux petits appartements du fond de la cour; à gauche, tout-à-fait sur le côté et beaucoup plus loin, les croisées des salles à manger des grands appartements, en retour celles des cuisines, et dans l'angle les petits balcons dont j'ai parlé.

Mon regard se glissait même assez avant sous la porte cochère, et quand je le voulais bien, en me penchant un peu, personne ne pouvait entrer dans la maison sans passer sous mon inspection. J'avais donc un excellent poste pour observer la plupart de mes voisins, poste moins bon cependant que celui qui était placé au fond de la cour et

qui avait vue sur mon corps de logis comme sur tous les autres.

J'ai pris possession de mon dimicile, le 5 août 1821, de la manière suivante :

***

Mon père, arrivé avec moi à Paris à dix heures du soir, fit déposer mes malles dans mon appartement. Sa chaise de poste nous conduisit à l'hôtel des affaires étrangères, à la porte duquel

j'attendis mon père pendant plus de deux heures que dura l'audience que lui accorda le ministre.

Lorsqu'il sortit du ministère, il me parut à la fois soucieux et irrité.

Je craignis que la réception qui lui avait été faite ne fût pas en raison de son mérite et de ses services, et je l'interrogeai.

— Il ne s'agit point de cela, me dit-il ; mais il y avait ce soir réception chez le ministre, et pendant qu'il était dans son cabinet et que j'attendais, il s'est passé dans le salon une chose qui, sans m'être personnelle, m'a mis de fort mauvaise humeur.

— Qu'est-ce donc, mon père? lui dis-je.

— Rien, peut-être... peut-être aussi beaucoup.

J'étais fort curieux de connaître cet évènement, mais je n'osais interroger mon père...

Enfin il se décida tout-à-coup à parler.

— Ecoutez, me dit-il, ce n'est qu'une niaiserie, et cependant c'est toute l'histoire du monde. Il y avait dans le salon du ministre une certaine duchesse de... (le nom n'y fait rien). C'est, je vous le garantis, la plus abominable femme que je sache ; seulement elle a couvert ses crimes d'audace, d'hypocrisie et de mépris affecté pour les autres. On a an-

noncé la comtesse de... (je n'ai pas besoin de vous la nommer plus que l'autre). Après avoir salué la femme du ministre, la comtesse passe devant la duchesse : jugez du scandale qu'a dû produire ceci. La duchesse a vivement porté son flacon à son nez ; on lui a demandé ce qu'elle avait, et elle a répondu assez haut pour que dix personnes l'aient entendu :

» Cette femme pue l'enfant mort... »

— C'est assez sale, dis-je alors à mon père.

— Oh ! me dit-il, c'est surtout abominable... après les bruits qui ont couru... c'est surtout abominable dans la bouche de celle qui l'a dit, car... Mais

il est inutile de vous salir l'esprit de pareilles choses.

Je ne pressai point mon père : cette aventure et ce propos me semblèrent fort indifférents, et je les oubliai bientôt en écoutant ses conseils sur la conduite que je devais tenir.

A minuit, il me disait adieu, et à une heure j'étais couché, rue de Provence, n° 3, sans avoir aucune idée ni de la maison que j'allais habiter, ni de l'appartement que j'y occupais.

Le lendemain, à mon réveil, je fis l'inspection de ma demeure; et lorsque j'eus reconnu que mon père n'avait rien oublié, ni le chevalet, ni la boîte à couleurs, que je préférais de beaucoup

à mes livres de droit, ni même le mauvais piano sur lequel j'aimais à gratter des petits bouts d'air d'opéra-comique, j'ouvris ma fenêtre pour examiner les environs.

Le premier coup-d'œil me montra une multitude de têtes qui me firent croire qu'on attendait ma venue; mais lorsque j'abaissai mes regards sur le sol, je vis la cause de cette affluence de curiosités. Il y avait dans la cour trois chevaux, dont un avec une selle de femme.

Cependant j'avais fait événement, et tout le monde me lorgnait.

Une nouvelle figure a toujours un

attrait irrésistible pendant une minute au moins. Il n'y a pas de femme qui ne détourne ses yeux de l'amant qu'elle adore pour regarder le visage qui arrive; et si le visage est beau, si quelque chose révèle en celui qui en est doté un peu d'esprit et beaucoup de passion, le regard se prolonge d'ordinaire assez longtemps pour que l'amant le trouve mauvais.

» *Note de* 1840. »

» J'aime à croire que je ne pensais pas à moi en écrivant cela. Je me rappelle cependant qu'ayant eu l'audace de dire à une femme que j'étais mieux que son amant, qui était fort laid, elle me traita de fat.

» Cela ne me serait pas sans doute arrivé si je m'étais mis au-dessus de son mari, qui était très-beau. »

J'allais examiner à mon tour ceux qui m'examinaient si bien, lorsque je vis sortir de mon escalier un jeune homme à moustaches retroussées (et à cette époque les moustaches n'appartenaient qu'aux militaires) ; il était suivi d'une femme de vingt ans à peine, qui porta ses yeux vers le balcon du premier étage, et qui, suivant probablement la direction des regards de la personne qui s'y trouvait, se tourna vivement vers moi. Elle poussa son cavalier du coude en me désignant du manche de sa cravache. Le jeune homme me regarda assez légèrement,

échangea un sourire avec l'amazone, puis tous deux montèrent à cheval et quittèrent la cour après avoir honnêtement caracolé en reconnaissance de la curiosité qu'ils avaient excitée.

Ce jour-là je n'en vis pas davantage, non point à cause de la retraite simultanée de mes voisins et de mes voisines, mais parce que je me reculai au fond de ma chambre, ébloui et presque suffoqué. C'est que jamais je n'avais vu, je n'avais rêvé une créature plus belle que celle qui venait de m'apparaître. Son aspect m'avait fasciné et elle remporta du premier coup-d'œil une immense victoire sur moi.

Dans ma jeune vanité d'admirateur des femmes, j'avais souvent déclaré le

plus impertinemment du monde que je ne comprenais pas qu'on pût aimer une femme si elle n'avait le teint doré des chaudes Andalouses, les cheveux d'un noir luisant comme le noir satin, l'œil sombre avec des reflets cuivrés qui passent comme des éclairs sous les longs cils des brunes Provençales, et voilà que la femme qui m'avait si soudainement ravi était blonde.

Son front avait, pour ainsi dire, resplendi à mes yeux de la blancheur de l'ivoire, et quand elle avait tourné ses regards vers moi, il m'avait semblé voir deux joyaux avec de pâles saphirs jetés sur un fond de diamants. Puis quand elle avait souri, une double rivière de

perles, à l'émail humide et nacré, semblait s'être gracieusement déroulée sous ses lèvres de roses.

L'effet de ce premier regard avait été éblouissant ; et, le soir même, comme je le racontais à l'un de mes camarades, il me répondit froidement :

» Voilà une femme à mettre dans un écrin. »

Je trouvai la plaisanterie de mauvais goût et je ne parlai plus de cette femme à personne. J'avais déjà de l'amour au cœur, puisque je craignais de m'entendre railler.

Bien des jours se passèrent sans que je pusse la revoir, car elle logeait dans

le même corps de logis que moi, du côté des appartements à double issue, et j'avais beau me pencher de ma croisée pour atteindre de l'œil, ne fût-ce que le bout de son doigt, qu'un pli de sa robe, que l'ombre de sa présence, jamais je n'y pus parvenir. Et cependant le souvenir de cette femme me brûlait.

Une heure après l'avoir vue, je savais qu'elle se nommait la comtesse Fanny Sainte-Mars ; et quinze jours après j'avais passé six heures par jour à essayer de la voir.

III.

Ce manége qui ne me servait à rien vis-à-vis de ma belle blonde, m'avait mis à même d'observer les autres parties de la maison, attendu que je ne

regardais pas toujours où je ne voyais personne.

Voici donc ce que je découvris à ma droite, et dans le bâtiment situé au fond de la cour.

L'appartement du premier était occupé par un vieux monsieur, à ailes de pigeon, portant toujours des souliers à boucles.

Les jours où il faisait beau, il mettait des bas de soie blancs avec un pantalon collant, de nankin, attaché à la cheville par des rubans nankin. Quand le temps était à la pluie, les bas de soie noire et le pantalon collant, de casimir, toujours attachés à la cheville par des rubans, remplaçaient les bas blancs et le nankin. Le reste de son costume consistait en

un habit bleu à boutons jaunes, un gilet blanc, une cravate blanche et un chapeau qu'il posait à plat sur les bords lorsqu'il le quittait. Il en résultait que ces bords étaient toujours relevés par devant et par derrière, ce qui donnait à ce monsieur un air tout particulier où il y avait du niais et du satyre.

Au-dessus de lui logeait une énormément belle femme qui foisonnait en appas, sur lesquels elle appuyait gravement son triple menton, lorsque, les bras croisés et accoudés sur l'appui de ses fenêtres, elle arrachait ces énormes beautés à leur direction naturelle.

Cette femme prépondérante en tous points, la face réjouie, la chevelure er-

rante, le corps libre sous d'immenses peignoirs blancs, passait les trois quarts de ses journées à rire à gorge déployée.

De quoi riait-elle? De son chat qui se prenait la queue dans une porte; de sa perruche qui, perchée sur le buste de feu son époux, s'était oubliée du côté du nez du défunt; elle riait parce que quelqu'un entrait ou sortait, et surtout elle se tordait de rire si elle faisait sur sa personne la chasse à une puce. Alors elle appelait sa femme de chambre pour assister à l'expédition, et criait à tue-tête le nom des endroits où la bête cherchait un abri.

Cette femme était veuve d'un colonel anglais qu'elle avait fait mourir de

désespoir de la voir rire ; elle se nommait madame Smith, et avait alors quarante ans.

Les épaisses couches de graisse dont elle était recouverte n'avaient pas cependant entièrement absorbé les formes d'une jolie main, l'élégance d'un beau pied, et sur l'incarnat pourpré de ses joues luisaient deux yeux d'un éclat plein de finesse et d'esprit.

A travers les croisées, trop souvent entr'ouvertes, j'avais remarqué que le monsieur du premier montait tous les matins prendre son café chez ladite dame. Il en sortait immédiatement après son déjeuner, revenait pour y dîner avec elle, et n'y passait presque

jamais la soirée; il rentrait exactement à minuit, mais chez lui, et je pouvais le voir se coucher solitairement et décemment; car, à moins d'un froid excessif, il couchait toujours les fenêtres ouvertes.

Ce monsieur était un cadet de famille qui avait servi dans l'Inde, en qualité de capitaine, jusqu'à la révolution de 89. Il avait, disait-on, émigré en 92; et la Restauration lui ayant compté, comme services éclatants, les vingt-deux ans d'inactivité qu'il avait passés à jouer le trictrac chez un grand seigneur allemand, il était arrivé au grade de maréchal de camp, et jouissait de la pension de retraite attachée à ce grade.

Il portait un des plus grands noms de France : c'était le comte Corton de Favreuse. Il avait soixante-huit ans, et il ne lui restait de la belle figure, qu'il avait fait valoir autrefois à Versailles, que des dents fraîches comme celles d'un enfant; et de toutes les habitudes de luxe qui l'avaient rendu célèbre, il n'avait gardé que celle de dépenser tous les matins deux voies d'eau à sa toilette.

C'était la seule dépense excessive qu'il se permît de faire, et c'est probablement pour cela que madame Smith à la fortune de laquelle il avait associé sa petite fortune, faisait des économies personnelles sur cet article du budget commun.

Indépendamment de ces deux personnages, j'avais remarqué deux autres habitants de la maison, qui tous deux me déplaisaient souverainement. L'un occupait le troisième de la maison sur la rue, l'autre occupait le second.

L'un était un monsieur d'une beauté commune, quoiqu'il eût la taille bien prise, les pieds et les mains charmants, de beaux yeux bleus, de beaux cheveux noirs, un nez grec, la bouche fine et les dents luisantes.

Tous ces avantages disparaissaient sous une énorme paire de favoris noirs, onctueusement frisés et plus régulièrement taillés que les ifs de l'évêché de Castres, qui sont une merveille en ce

genre. Je ne puis dire comment cela se faisait, mais d'un bout de la cour à l'autre je sentais l'huile antique dont cet homme était inondé, et je ne saurais mieux le comparer qu'à ces Apollons en perruque qui posent derrière les vitres des coiffeurs.

Cet homme s'appelait monsieur le marquis de Chabron ; il occupait à lui seul toutes les écuries et toutes les remises de la maison. Il n'avait pas moins de trois voitures et de six chevaux. Il avait aussi à l'écurie un danois et un griffon, et pour son appartement un lévrier de la plus haute taille.

Ce monsieur était de Perpignan, à ce que je crus deviner à son accent.

A Paris, on appelle les naturels du Roussillon des Gascons. C'est un grand tort. Le Roussillonnais dépasse la naïveté menteuse du Gascon de toute la forfanterie espagnole, comme les Pyrénées sont au-dessus des humbles collines de la pure Gasgogne. Celui-ci avait la manie des confidences ; mais dans un autre genre que madame Smith.

Quatre fois par jour, il campait sur son balcon (vous savez combien ce balcon est important), et de là il dictait, à tue-tête, ses ordres à sa valetaille qui grouillait dans la cour. De cette façon, toute la maison était informée des projets de ce monsieur, car il avait soin de dire :

— Ma calèche et un jokey!... je vais au bois.

— Mon coupé!... je dîne chez le duc de... ou le comte de...

— Ma berline!... je conduis madame de... à l'Opéra.

En outre de ce système de commandement publiquement confidentiel qui m'était insupportable, cet homme portait les pantalons à pied en cachemire rouge qui m'écorchaient les yeux et des robes de chambre de soie vert-pomme qui m'agaçaient les dents.

Et puis encore, il avait pour moi un défaut bien plus terrible que celui-là. Toutes les fois qu'il venait le matin sur son balcon, il envoyait un petit bonjour d'une familiarité cruelle à ma belle

blonde, sans que je pusse voir de quel air elle lui rendait cette marque d'intimité.

Pour quelque raison que ce fût, j'exécrais cet homme, et il arriva une petite circonstance qui me le fit exécrer encore plus et qui me fit connaître le second habitant de cette maison que je devais détester.

Un jour que monsieur le marquis me lorgnait assez impertinemment et que je le regardais le plus insolemment que je pouvais, il se pencha tout-à-coup en dehors de son balcon et regarda au balcon du second comme pour y suivre mon regard, de façon qu'en suivant, moi, le mouvement du marquis, j'a-

perçus une femme appuyée sur la rampe, les yeux attachés sur moi.

Je trouvai fort mauvais que ce monsieur s'imaginât que je regardais cette femme quand c'était lui que je bravais de tous mes yeux, et j'allais m'écrier lorsqu'une tête sortit des croisées qui étaient près des miennes, une tête blonde, un front d'ivoire, des yeux de saphir!... des dents!... Elle enfin!... Fanny!...

Elle me regarda, regarda cette femme, jeta un sourire au marquis, tandis que celui-ci comptait sur ses doigts jusqu'à je ne sais quel nombre; puis, me désignant de l'œil, il sembla m'ajouter à la nombreuse liste qu'il avait parcou-

rue. Un rire léger glissa jusqu'à moi, et tous deux, le marquis et Fanny, disparurent chacun chez soi.

Cette scène d'œillades m'expliqua le mouvement du premier jour, je compris que la belle Fanny, mon aimée, s'imaginait que je jouais de la prunelle avec la dame du balcon, et je pris celle-ci en haine. C'était une femme blonde aussi, rayonnante de jeunesse et de santé.

En l'examinant mieux, je m'aperçus qu'elle ne me regardait pas; les yeux fixés devant elle, elle ne voyait sans doute que l'image des pensées qui l'absorbaient, car ses noirs sourcils, abaissés sur ses yeux profonds et noirs,

étaient rudement contractés. Elle quitta tout-à-coup la position où elle était, frappa brusquement dans ses mains, et ouvrant avec violence la porte de sa cuisine, elle dit d'une voix qui arriva jusqu'à mon oreille :

— Vous direz à mon mari que je dîne chez ma mère.

Un moment après, comme je sortais, je la rencontrai sous la porte cochère; je ne regardai point si elle était belle, je remarquai seulement l'éclat inusité de sa toilette, et je la vis monter dans un fiacre dont elle baissa les stores.

Cette femme me déplut absolument, et comme elle avait l'habitude de venir

s'asseoir sur le balcon de sa salle à manger pour y lire ou y broder, et qu'elle gênait la guerre à l'œil que je faisais aux démarches de ma belle blonde, je la pris en exécration.

Cette position de l'observateur qui ne voit rien de ce qu'il veut voir eût pu durer fort longtemps, si un hasard ne m'avait enfin servi, après plus de deux mois de vigilance inutile.

Du reste, j'avais revu ma belle blonde une fois à cheval aux Champs-Elysées, une autre fois aux Tuileries, toujours avec le militaire aux moustaches retroussées, et ces deux rencontres m'avaient mis aux abois.

J'étais décidé à une déclaration ou à

un suicide, lorsqu'un jour je vis tout-à-coup entrer dans ma maison et traverser ma cour un de mes camarades de collége, Mathieu Morinlaid. Il leva le nez en l'air, me reconnut, me salua, prit mon escalier, je me préparai à sa visite, mais au moment où j'allais lui ouvrir ma porte, je l'entendis sonner chez ma belle voisine, chez la blonde Fanny.

Mon cœur se serra, et je faillis me trouver mal.

IV.

Premier Mot d'un Malheur.

Ce ne fut pas l'aspect de mon ami Morinlaid, que j'avais perdu de vue depuis sept ou huit ans, qui me causa l'émotion que je ressentis. Si je l'avais rencontré dans la rue, c'est tout au plus

si je me serais donné la peine de traverser le ruisseau pour aller à lui.

Mathieu Morinlaid était de cinq ans plus âgé que moi ; il avait quitté le collége lorsque j'étais en troisième ; et cependant, tout réthoricien qu'il était, je l'avais puni plus d'une fois de sa manie d'espionnage par de rudes volées de coups de poings. Comme élève, il était encore plus méprisé des professeurs qu'il ne l'était comme ami par ses camarades. Morinlaid était ce qu'on appelle au collége un cancre et un capon.

Tout jeune que j'étais, j'avais déjà eu l'occasion de comprendre combien le monde modifie ces jugements de l'enfance. Et, à vrai dire, si je n'eusse mis

aucun empressement à retrouver Mathieu, en toute autre circonstance, je n'eusse de même gardé contre lui aucune prévention.

Une seconde avant ce moment, il était pour moi l'homme le plus indifférent de tous ceux dont je savais le nom ; à ce moment, il était devenu pour moi l'homme le plus important de l'univers : il avait sonné chez madame Sainte-Mars, il allait sans doute la voir ; il la connaissait donc !

Pour bien faire comprendre à ceux qui me lisent ce que j'éprouvai, il faudrait leur apprendre ce que je suis et ce que j'ai été.

Se peindre soi-même, s'apprécier, se raconter est apparemment la chose impossible, car je n'ai jamais vu ratifier par personne la manière dont on se juge. Cela m'a donné lieu de penser qu'il y a deux grands inconnus dans ce monde : Dieu pour tous, et soi pour chacun.

En présence d'une pareille difficulté, et avec le désir sincère d'être d'une entière bonne foi dans ce récit, je ne crois pas pouvoir mieux faire que d'emprunter à un homme qui m'aimait assez pour ne pas me flatter, le jugement qu'il porta sur moi quelques années plus tard. Ce jugement qui fut le résultat de ce que j'avais été, doit être

pris dans ce récit pour une prévision de ce que je devais être.

Dans tous les cas, je n'en accuse pas la justesse, quoique je ne la sente pas.

Lorsqu'un homme abominablement laid, et qui peut se voir dans une glace bien polie, arrive à se trouver défiguré dans un portrait qui le flatte insolemment (et c'est là l'histoire de tous les hommes), comment supposer qu'il admettra comme fidèle l'image sévère qu'on a faite de son cœur? et en ce dernier cas, il n'a pas de miroir pour comparer.

Quoi qu'il en soit de cet éternel

aveuglement de l'homme sur lui-même, voici ce jugement :

« Vous êtes un fou, Michel, et vous » vous croyez un homme grave. Vous » portez dans toutes les choses du cœur » une passion sombre que vous prenez » pour de l'austérité.

» Plein d'indulgence pour ce que le » monde blâme généralement, vous fai- » tes à vos amis, pour ce qui vous tou- » che personnellement, des devoirs plus » rigoureux que les moralistes les plus » durs n'en voudraient imposer à l'a- » mitié.

» Amant défiant plutôt que jaloux, » vous poursuivez celle que vous aimez » des espionnages les plus honteux, sans » respect pour elle, sans dignité pour

» vous. Plein de vanité, vous ne craignez pas de perdre l'amour de votre maîtresse parce qu'elle trouvera un amant qui vaille mieux que vous, mais parce que vous n'avez pas foi dans son affection, parce que vous avez le cœur flétri par le mépris que vous faites des femmes.

» Indifférent à la plupart des petits intérêts de la société, peu amoureux des plaisirs du monde et des distractions usuelles de la vie, ayant peu de besoins et pouvant par conséquent vivre de peu, vous serez l'homme le plus complaisant dans le commerce intime.

» Ainsi vous subirez sans récriminations les caprices d'une femme, et vous

» paraîtrez lui faire d'énormes sacrifices
» parce que vous abandonnerez pour
» elle des habitudes qui vous pèsent;
» on vous dira généreux si vous lui don-
» nez jamais une fortune qui vous est
» inutile... et pour cela vous demande-
» rez à cette femme toute sa vie, son
» honneur, sa considération, son repos,
» comme le juste retour de sacrifices
» qui vous coûtent beaucoup. Et cepen-
» dant, il n'en sera rien. Vous lui im-
» poserez un marché de dupe pour elle,
» en gardant pour vous toutes les appa-
» rences du dévouement et de la généro-
» sité.

» Mais si jamais elle gênait la marche
» d'ambition que vous vous êtes tracée,

» assurément vous ne la sacrifieriez pas,
» car votre orgueil vous empêchera de
» renier jamais le culte auquel vous ne
» croyez plus ; mais ce qu'elle aurait à
» souffrir de vos rudessses serait effroya-
» ble.

» Une femme, quelle qu'elle soit,
» n'aura jamais qu'une part bien étroite
» de votre cœur : une ambition d'au-
» tant plus âcre que vous la déguisez
» sous un léger dédain pour vous-même
» ou sous une admiration affectée pour
» les autres, l'occupe presque tout en-
» tier. Et lorsque la meilleure part des
» puissances de votre esprit et de votre
» cœur sera aux ordres de cette ambi-
» tion, il vous faudra de la femme qui

» vous aimera, non-seulement tout ce
» que je vous ai dit, mais encore toutes
» ses pensées de toutes les heures ; vous
» pénétrerez violemment dans ses rêves,
» dans ses espérances, dans ses regrets,
» et vous lui en ferez autant de crimes
» si vous n'y tenez pas la première place.

» Ce despotisme ardent, vous ne l'ar-
» rêtez pas seulement au présent, qui
» vous appartient, à l'avenir, dont vous
» vous croirez le maître, vous tâcherez
» de l'étendre jusque sur le passé. Vous
» voudrez pouvoir en tuer le souvenir
» dans le cœur de celle qui est à vous,
» s'il est honorable ; et s'il arrivait qu'il
» ne le fût pas, vous en feriez un sup-
» plice horrible pour celle à qui vous
» le rappelleriez sans cesse.

» Cependant on vous aimera, Michel,
» parce que, dans la bizarre folie de votre
» cœur, rien ne vous coûtera pour con-
» soler la douleur que vous aurez cau-
» sée, travaux incommensurables, fai-
» blesses inouïes, complaisances serviles :
» parce qu'à tous les sacrifices que vous
» aurez faits vous en ajouterez qui vous
» coûteront horriblement.

» Préoccupé des moindres paroles du
» monde, et tremblant devant ses juge-
» ments, vous les braverez cependant
» audacieusement, si on ose vous repro-
» cher d'en avoir peur.

» Enfin, Michel, vous avez une im-
» mense qualité pour être aimé, quelle
» que soit votre tyrannie dans l'intimité :

» c'est d'être toujours et tout haut pour
» celle que vous aimerez, d'être pour
» elle contre tous, de l'entourer de votre
» amour et de vos soins, de la défendre
» par votre respect, et surtout de faire
» croire à votre amour et à son bonheur,
» car il ne faut pas vous y tromper, et
» il y a des heures où une femme est
» assez heureuse lorsqu'elle se sent en-
» viée par toutes ses rivales. »

Tel est ce jugement qui, je le crois, fut écrit dans un moment de colère.

Je laisse à ceux qui me lisent et à qui je dirai, sans en rien déguiser, mes pensées et mes actions, de décider s'il ne fallait pas expliquer par une sensibilité inquiète ces brusques mouvements

si durement qualifiés de rudesse. Peut-être n'est-il pas vrai que je dédaignasse si absolument tous ces plaisirs dont le sacrifice a paru facile, parce qu'il a été résolument fait. Et quant à cette fausse modestie que ce jugement m'attribue, j'ose affirmer...

Hélas! voilà que je fais ce dont je cherchais à me défendre; voilà que, n'ayant pas voulu me juger, je discute le jugement qu'on a porté de moi. Je me tais. Tenez-le donc pour bon, et permettez-moi de continuer.

(1840.)

» Non, l'homme qui a porté ce juge-
» ment sur moi il y a dix ans n'a pas
» été trop sévère; maintenant que je suis
» seul en ce monde, maintenant que la

» seule affection qui animait ma vie
» s'est retirée de moi, je sens combien
» j'ai été souvent cruel, et combien j'ai
» appris à estimer haut, pour le bonheur
» d'une femme, les hommes qui, avec
» un dévoûment moins absolu, ont
» une bienveillance plus constante; et
» qui, incapables de donner toute leur
» existence pour guérir la blessure qu'ils
» ont faite, se gardent prudemment de
» la faire. »

Oui, lorsque j'entendis résonner la sonnette de madame Sainte-Mars sous la main de mon ami Morinlaid, un frisson de froide colère se glissa dans mes veines.

Je n'eus pas un moment l'espoir qu'il pût m'aider à arriver près d'elle;

je ne vis en lui qu'un homme qui avait un droit que je n'avais pas.

Et pourquoi avait-il ce droit? comment l'avait-il conquis, mérité? comment était-il admis à parler de son amour? (Car adorer madame Sainte-Mars, quand on la connaissait, était pour moi comme une de ces nécessités qui sont inséparables d'un fait, comme il est naturel d'avoir chaud quand on est au soleil.)

De quel droit monsieur Morinlaid pouvait-il donc parler de son amour à Fanny? Je l'appelais Fanny dans mon cœur, dans mes vers, car je faisais des vers!

Cette pensée de Morinlaid amoureux ne me fut pas plus tôt venue que je me

le représentai entrant soudainement chez la belle Sainte-Mars, pressant sa main, la baisant, lui, dont la main longue et creuse, aux doigts camards et spatulés, avait cette froideur humide qui vous glace lorsqu'on touche la peau d'un serpent; lui, dont les lèvres minces n'avaient jamais eu de place pour un joyeux sourire!

Comme par une sorte d'intuition, je vis ses petits yeux gris se fixer tendrement sur elle; je me le représentai, avec sa maigre figure malsaine, son nez en pied de marmite, ce menton dont chaque poil de barbe poussait à travers un bouton, je le vis avec sa longue taille dégingandée, avec son cou mal attaché,

sortant piteusement de ses épaules rondes, qui semblaient avoir la bosse du coup de bâton; je le vis avec ses jambes grêles et flottantes dans un large pantalon, ses pieds plats, et il me semble entendre sa voix mielleuse et traînante glisser dans l'oreille de Fanny une de ces phrases engluées où l'on prend la vanité des femmes!

Je frappai violemment le plancher du pied, je laissai échapper une exclamation malséante contre ma destinée, et j'allais peut-être me livrer à quelques accès de rage lorsque j'entendis sonner à ma porte. J'allai ouvrir...

C'était mon ami Morinlaid!

V.

— Eh ! bonjour, mon bon Michel, me dit-il ; je venais faire une visite dans cette maison, et comme je n'ai trouvé personne, j'en profite pour venir te

serrer la main et renouveler connaissance avec toi.

Je tendis la main à Morinlaid. Je ne lui en voulais plus. Madame Sainte-Mars était chez elle, j'en étais sûr, je venais de la voir rentrer : elle avait donc refusé de le recevoir.

Je sus bon gré à Morinlaid de ce qu'on le mettait à la porte, et je l'accueillis d'autant plus favorablement que cette fois l'idée me vint de me servir de lui pour avoir quelques renseignements sur ma voisine.

Nous causâmes d'abord de choses indifférentes, pendant lesquelles j'examinai mon ami.

Soit que la bonne humeur où j'étais embellît tout à mes yeux, soit que, plus

calme, je fusse seulement plus juste, je trouvai Morinlaid très-changé à son avantage. Il était bien tel que je viens de le dépeindre, mais une certaine aisance dans ses manières, des habits passablement élégants, une propreté à l'œil que je n'avais nulle envie de sonder, une assurance familière dans le regard et dans la voix, tout cela me parut faire un tout autre homme que celui que j'avais gardé dans mon souvenir.

Je le priai d'entrer, je l'engageai à s'asseoir; il s'installa dans une bergère, près de ma fenêtre, et voici à peu près quelle fut la conversation que nous eûmes ensemble :

— Depuis quand habites-tu donc cette maison, mon cher Michel?

— Depuis deux mois à peu près.

— Juste depuis le jour où je suis parti pour mon voyage en Bretagne.

— En effet, je ne t'ai pas vu entrer une seule fois dans cette maison.

— J'y viens cependant très-souvent, car j'y connais plusieurs personnes.

— Entre autres madame Sainte-Mars?

Morinlaid rougit. Le rouge de Morinlaid était tacheté de blanc.

Pourquoi Morinlaid rougissait-il au nom de madame Sainte-Mars?

Le frisson qui m'avait glacé d'abord me reprit aussitôt.

— Il est assez naturel, répondit-il avec embarras, il est assez naturel que je la connaisse : c'est ma cousine.

Si Morinlaid m'avait dit qu'il était maréchal de France, il m'eût moins surpris qu'en m'apprenant qu'il était le cousin de madame Sainte-Mars.

Un cousin si laid à une femme si belle! cela me choquait comme un manque d'harmonie dans les couleurs d'un tableau. Il dut voir mon étonnement, et il rougit encore plus.

Je crus deviner qu'il se vantait. Je

ne pus pas savoir ce qu'il en était, car il s'empressa d'ajouter :

— Quelle folle idée de t'être venu loger si loin pour faire ton droit ! Je te préviens que monsieur Delvincourt est d'une rigidité implacable pour la présence au cours, et si tu tiens à être reçu avocat, je te conseille d'aller demeurer plus près de l'Ecole.

— Tu es bien informé à ce sujet, lui dis-je, croyant deviner dans cet avis un désir de m'éloigner de Fanny. Tu suis donc l'Ecole ?

— Je suis avocat, mon bonhomme, j'ai le droit de plaider...

— Et tu en uses ?

— Peu, reprit Morinlaid d'un air mystérieux. J'ai mieux que cela à faire! Je partage ma vie entre... Mais on ne peut pas te parler de ces choses-là, à toi, fils d'un fonctionnaire public.

— Mais qu'est-ce donc?

— Rien du tout.

A ce moment il se pencha à ma croisée assez avant pour voir les fenêtres de madame Sainte-Mars. En se relevant il envoya un léger salut à quelqu'un.

— Qui salues-tu donc? lui dis-je.

— Monsieur Léopold Deslaurières qui occupe le second sur la rue.

Je n'avais aucun désir de savoir ce

qu'était monsieur Deslaurières, et je repris tout aussitôt :

— Madame Sainte-Mars est-elle ta cousine germaine ou bien une parente éloignée ?

Morinlaid était bête, il l'est encore, mais j'avais le malheur d'être amoureux et je fus encore plus bête que lui. Je ne pus lui faire cette question sans que ma voix s'altérât.

Mathieu me pointa de ses petits yeux et je me sentis rougir à mon tour. Il prit un air quasi solennel et me dit gravement :

— Madame Sainte-Mars est ma cousine d'assez près ; elle est veuve du comte

Sainte-Mars, colonel de grenadiers de la garde, lequel a été tué à Waterloo.

J'ouvris des yeux et des oreilles d'une aune.

En 1821, les hommes de quarante ans croyaient aux veuves des colonels tués à Waterloo, jugez de ce que devait en penser un étudiant de vingt ans. Je sentis mon amour s'accroître de tout le bonapartisme que j'avais dans le cœur, et mon visage dut exprimer une sorte d'extase profondément amoureuse et patriotique.

A ce moment il m'échappa une de ces questions qui dessinent un homme d'un trait.

— Pleure-t-elle toujours son mari? demandai-je naïvement à Morinlaid.

Il dut me trouver de plus en plus bête, et cependant ce mot était déjà un des indices de mon esprit jaloux. Madame Sainte-Mars, pleurant encore son mari, ne devait aimer personne.

Mathieu me répondit en retenant mal une excessive envie de me rire au nez.

— Elle le pleure tous les jours, car elle est sans fortune. Elle n'habite Paris que momentanément ; elle sollicite la liquidation de sa pension, et c'est pour cela qu'elle reçoit quelquefois la visite du fils du maréchal duc de Pavie qui la protège près du ministre de la guerre.

Je gardai le silence ; mais la pensée du beau jeune homme à moustaches

retroussées me donna un nouveau frisson.

— Tu l'as remarquée? me dit négligemment Marinlaid.

— Non, lui dis-je avec un gros soupir et en pinçant les lèvres.

Mathieu ne put voir la grimace piquée qui accompagnait ma réponse, car il s'était levé encore et s'était penché de nouveau en dehors pour voir les fenêtres de Fanny. Dans un vif mouvement de colère, je me levai aussi pour voir ce qu'il regardait, et au moment où je me mettais à la croisée, j'entendis une voix qui traversa la cour et qui disait :

— Hé ! toi, là-bas, Mathieu, tu sais que nous avons séance à six heures chez Grignon ?

Morinlaid répondit par un signe de tête affirmatif à un monsieur rondelet, blond, frisé, l'œil et la bouche épanouis, et qui traversait le balcon du deuxième étage en tenant un pot à l'eau à la main. Ce monsieur leva son pot à l'eau, fit avec sa main le geste d'un homme qui se savonne le menton et fait sa barbe, puis il s'écria de nouveau :

— Nous serons gentils et nous rirons un peu.

Après cette drôlerie il disparut en chantonnant. Cet homme logeait à l'é-

tage où j'avais vu la femme qui m'avait tant déplu. Alors, fort embarrassé de remettre la conversation sur madame Sainte-Mars, je dis à Mathieu qui se retirait de la croisée :

— Est-ce que c'est là monsieur Léopold Deslaurières ?

— Lui-même.

— Et qu'est-ce que c'est que ce monsieur?

— Comment ! tu ne connais pas Léopold Deslaurières, chef au ministère de la guerre, le rival d'Armand Gouffé et de Désaugiers? C'est un des coryphées de notre société chantante. Il ne quitte pas les coulisses du Vaudeville et des

Variétés. Il ne fait pas mal, mais on peut aisément le dépasser. Et puis vois-tu, ça sent la vieille chanson, les gai! gai! gai! les larira dondaine! Moi, j'ai pris le genre de Béranger, la chanson politique... Deslaurières a voulu travailler pour le théâtre... pas une idée!.. Au lieu que moi j'ai trois pièces reçues. J'irais le voir plus souvent si ce n'était sa...

Je coupai court aux confidences vaniteuses de Morinlaid en lui disant :

— Quel âge peut avoir madame Sainte-Mars?

Cette fois Mathieu fronça le sourcil, mais il se remit aussitôt et me dit :

— Vingt-trois ans tout au plus.

Cette réponse m'arracha encore un soupir de la poitrine. Morinlaid me considérait d'un air soucieux. Je le regardai à mon tour comme font les enfants quand ils désirent quelque chose qu'ils n'osent demander.

Je lui auraissauté au cou s'il m'eût dit :

— Veux-tu que je te présente chez elle.

Fut-il inintelligent ou inflexible, je ne sais, mais il se remit encore à la croisée et regarda aux fenêtres de madame Sainte-Mars.

Aussitôt il prit sa canne et son chapeau, en me disant :

— Pardon, mon ami, de t'avoir retenu si longtemps. Voilà sans doute l'heure de ton dîner, je te quitte.

En me parlant ainsi il se pencha de nouveau à la croisée ; mais il s'en retira presque aussitôt, en s'écriant :

— Toujours cette femme !

Je n'avais que madame Sainte-Mars dans l'esprit, et ce mot me stupéfia si vivement que je regardai par la fenêtre, et je vis à son balcon la femme que j'y avais vue le jour où madame Sainte-Mars avait échangé des signes avec le marquis de Chabron.

Morinlaid la salua respectueusement

et cette dame lui envoya un gracieux sourire.

— Quelle est donc cette dame? lui dis-je.

— Eh bien! madame Deslaurières.

J'avais mille désirs de découvrir chez Morinlaid une passion qui ne s'adressât pas à madame Sainte-Mars, et je lui dis :

— Elle est fort jolie, cette dame.

— Oh! me répondit-il axec un mouvement de dédain, elle serait cent fois plus belle que je m'en soucierais fort peu!

— Pourquoi donc ? lui dis-je, plutôt pour répondre que pour interroger.

— Parce que je n'ai nulle envie de passer après l'univers.

J'entendis à peine ce mot, je ne pensais qu'à madame Sainte-Mars, et Mathieu ajouta pendant que je le reconduisais à la porte :

— Du reste, si elle te plaît... tu n'as qu'à dire un mot... elle est femme à te comprendre...

Ces paroles, si on me les eût demandées un quart-d'heure après, je ne me les serais pas rappelées ; celle qu'elles concernaient n'existait pas pour moi. Il n'y avait de femme au monde que madame Sainte-Mars.

Je me remis à la croisée pour voir

sortir Morinlaid. J'entendis résonner la sonnette de Fanny, et, au même instant, un rideau de mousseline, qui avait été jeté en dehors de la fenêtre de madame Sainte-Mars, fut vivement retiré. Morinlaid ne passa point; on l'avait donc reçu, et ce rideau devait sans doute lui marquer l'instant où on pourrait le recevoir.

Maintenant, ou bien six mois après ce jour-là, voilà ce que j'eusse compris; mais alors je ne pensais qu'au désespoir de ne pouvoir aborder madame Sainte-Mars.

J'étais donc bien bête et bien amoureux!

Hélas! J'avais vingt ans!

VI.

Le billet doux.

L'espoir que j'avais fondé un moment sur ma rencontre avec Morinlaid, m'échappa au bout de quelques jours. Je ne le revis plus, et quoique je ne fisse que sortir et rentrer pour regarder de face aux fenêtres de madame Sainte-Mars, je ne pus l'apercevoir.

Mon état n'était pas tenable.

Si l'on s'étonne de la violence d'une pareille passion, je répondrai que j'en suis étonné moi-même et que je cherche en vain à me l'expliquer.

Note marginale de 1840.

» Où avais-je donc la tête quand j'ai » écrit cette phrase, et n'avais-je donc » pas assez éprouvé la bizarrerie de mon » caractère, en 1829, pour comprendre que l'irrésistible attrait de madame » Sainte-Mars était de me rester inabor- » dable ?

» Ne me souvenais-je donc plus qu'a- » près avoir passé des heures entières

» pour la voir, je ne m'arrêtais pas plus
» de quelques minutes à la regarder
» lorsque je l'avais rencontrée?

» Ne savais-je donc pas que ce n'est
» presque jamais avec la réalité, mais
» avec mes rêves que j'ai vécu, et que
» madame Sainte-Mars, absente et rê-
» vée, avait pour moi l'attrait de l'in-
» connu, cette puissance qui fait toutes
» les grandes passions et qui est le prin-
» cipe de la religion, la plus grande pas-
» sion de l'humanité? »

Quoi qu'il en soit, je l'aimais avec une sorte de fureur, et je ne pensais nuit et jour qu'à inventer un moyen d'aborder madame Sainte-Mars. Si l'on demande au plus grand séducteur de

la terre quel est le moyen d'arriver à une femme que l'on aime, il ne vous en enseignera guère que deux : le premier, de lui écrire, le second, de se faire présenter chez elle. Or le second m'était interdit; je dus donc adopter le premier.

La seule différence qu'il y ait entre un grand séducteur et un véritable amoureux est toute dans la manière dont la lettre est écrite, et surtout dans la façon dont on la fait remettre. J'écrivis donc.

J'ai gardé le brouillon de cette lettre, et elle peut montrer jusqu'à quel point un homme, qui depuis a passé pour avoir quelque esprit, peut dire de sottises en quelques lignes.

» Madame,

» Ne jetez pas cette lettre avant de
» l'avoir lue jusqu'au bout ; ne vous te-
» nez pas pour offensée si j'ose vous écrire
» sans vous connaître.

» Je vous aime, Madame, et ma pas-
» sion me fait passer par-dessus toutes
» les convenances ; elle me fait oublier le
» respect que je vous dois et que j'ai pour
» vous.

» Que puis-je vous dire pour m'excu-
» ser ? Rien, si ce n'est ce qui vous of-
» fensera encore : Je vous aime ; oui,
» Madame, je vous aime !

» La première fois que je vous ai vue,

» il m'a semblé que le ciel s'ouvrait de-
» vant moi, et qu'un de ses anges me
» couvrait d'un rayon de sa lumière re-
» flétée dans ses yeux azurés. Oh! Ma-
» dame, quel bonheur est préférable au
» bonheur d'être aimé de vous! Quelle
» félicité ineffable que d'entendre votre
» voix, de presser votre main, de pou-
» voir vous dire à toutes les heures : Je
» vous aime, je vous aime, je vous aime!

» Hélas! Madame, je ne suis qu'un
» pauvre étudiant; mais je voudrais être
» un roi pour réparer envers vous les in-
» justices de la fortune. Oh! si vous vou-
» liez me permette de vous voir, de me
» présenter chez vous, peut-être qu'avec
» le temps vous trouveriez que je ne suis

» pas indigne de vous parler de la pas-
» sion qui me dévore ; peut-être accep-
» teriez-vous cet amour qui remplit toute
» mon âme.

» J'appartiens à une famille honora-
» ble, Madame, et le nom que je porte,
» quoique moins illustre que le vôtre,
» ne fera jamais rougir celle qui daigne-
» rait l'accepter.

» Je suis avec respect, Madame,

» Michel Meylan »

Voilà cette sotte épître.

— 1840. —

» La remarque est plus sotte que l'é-

» pître. En quoi cette épître était-elle
» sotte? Celui qui écrit naïvement ce
» qu'il pense, et qui parle à une femme
» le langage qu'il croit qu'elle mérite,
» peut être dupe; mais la pire des sottises
» serait ce me semble, d'accorder la su-
» périorité de l'esprit à ceux qui men-
» tent sur ceux qui disent la vérité. »

Je fus bien longtemps à décider si j'enverrais cette lettre par la poste, ou si je la ferais remettre par un commissionnaire Le premier parti me paraissait mesquin et honteux, le second compromettant. D'ailleurs j'aurais rougi jusqu'au blanc des yeux en le confiant aux mains du père Guillotin, qui stationnait à l'angle du faubourg Montmartre.

Je ne savais pas encore que les médecins et les commissionnaires sont des confidents bien plus discrets que les amis les plus dévoués.

Je n'avais pas encore retrouvé mon camarade Bélion, qui avait inventé au sujet des billets doux une manière admirable.

Quand cette fantaisie lui prenait, il se campait aux environs de la maison où logeait la belle dont il tentait la conquête. Là, il attendait patiemment qu'il passât un laquais de bonne mine et de livrée élégante, puis il l'arrêtait en lui présentant son billet et une pièce de cent sous. Il était rare que le laquais

refusât une course si grassement payée, et la lettre arrivait avec un éclat qui ouvrait d'ordinaire les portes auxquelles frappait mon ami Bélion.

Il est vrai de dire que pour moi cette ressource eût été impossible, car on connaissait trop bien ma modeste femme de ménage pour que je pusse risquer le moindre petit domestique galonné.

Dans le doute où j'étais, je pris un parti qui ne mettait personne dans ma confidence. Je me décidai à remettre mon épître moi-même.

Ce fut un voyage bien pénible et bien plein d'émotions que celui que je fis de mon second étage au premier de

madame Sainte-Mars. L'appréhension du soldat qui marche à la première bataille n'est pas comparable au serrement de cœur de l'amant qui va porter sa première lettre. Le soldat obéit à un ordre, et il est sous le regard de milliers d'hommes qui l'encouragent ; l'amant doit avoir à la fois la force de la volonté et celle de l'exécution. Pour le soldat il y a honte à fuir, pour l'amant il y a peut-être ridicule à avancer.

L'idée qu'on pourrait rire de ma lettre me glaçait le cœur.

— 1840. —

« Voilà qui est juste et vrai, voilà ce
» que je sens encore, comme je l'ai senti

» alors. C'est que dans tous les malheurs
» de l'amour, c'est le ridicule qui est
» toujours la peine la plus poignante. »

Puis le soldat va jouer sa vie et l'amant va jouer son amour, c'est-à-dire la vie de sa vie : c'est affreux.

***

Je descendis les vingt marches qui séparaient ces deux étages, une à une, tout en relisant ma lettre en moi-même ; puis lorsque je fus en présence du seuil inexorable de Fanny, je restai immobile.

J'entendis monter, je regagnai mon second étage en trois sauts.

De mon palier, je vis monter un beau jeune homme, le chapeau sur l'oreille ; je crus qu'il allait chez madame Sainte-Mars.

Où pouvait aller un beau jeune homme, s'il n'allait pas chez madame Sainte-Mars ?

Il monta cependant jusqu'à mon second en sifflottant ; il parut étonné de me rencontrer, me toisa des pieds à la tête et continua de monter jusqu'au quatrième étage. Je l'entendis mettre une clef dans une serrure, je jugeai que c'était un de mes voisins que je ne connaissais pas encore.

Cet incident qui avait failli me faire

renoncer à mon projet, en détermina pour ainsi dire l'exécution. Je fis comme ces baigneurs qui, pendant un quart d'heure tâtent l'eau de l'orteil, et qui, la trouvant trop froide pour s'y plonger doucement, y sautent tout-à-coup à corps perdu; je redescendis mon escalier au galop et je tirai la sonnette à tour de bras.

J'entendis aussitôt ouvrir et fermer tumultueusement des portes, puis on parut.

Le sourire apprêté sans doute pour la personne à qui l'on reconnaissait le droit de sonner avec cette violence se changea à mon égard en un regard mécontent, et le visage de la femme de chambre qui se présenta passa

subitement du gracieux au courroucé.

Je demeurai interdit.

La soubrette m'examina attentivement et attendit une minute. Je ne trouvai rien à dire :

Alors un léger hochement de tête, un petit rire étouffé m'avertirent de ma gaucherie.

Je n'en fus que plus troublé : la chambrière prit un air de pitié et me dit en me tendant la main :

— Allons, donnez-moi donc votre lettre !

Que ce mot était profond, et combien de choses il eût dû me faire découvrir, si j'en eusse compris la portée ! Que d'expérience il annonçait ! Que

cette fille devait avoir vu souvent des visages pareils au mien, pour deviner si bien pourquoi j'étais venu !

Ce mot me rendit si confus que je cherchais ma lettre dans ma poche ; je la tenais à la main. Je la donnai à Victoire, qui me regarda assez longtemps et finit par me dire d'une voix dont l'inflexion avait quelque chose de triste :

— Je remettrai votre lettre à madame, monsieur.

Je m'éloignai, et j'entendis cependant que la femme de chambre murmurait entre ses dents :

— Mais j'espère qu'elle ne répondra pas.

Voilà encore un de ces mots qui eussent dû m'éclairer; mais je le pris pour un sentiment de malveillance contre moi. J'étais bien aveugle!

Ma lettre fut-elle remise? je ne puis le savoir.

Non-seulement je ne reçus point de réponse, mais encore le premier jour que je rencontrai madame Sainte-Mars, elle me regarda comme elle m'avait regardé un mois auparavant, sans que rien me montrât que je ne fusse pas pour elle un inconnu.

Ce fut la première fois que j'éprouvai combien il vaut mieux être repoussé et détesté qu'indifférent.

VII.

Les loisirs d'une voisine qui s'ennuie.

J'en étais à souffrir horriblement lorsqu'arriva une chose qui devait avoir de bien tristes conséquences.

Depuis quinze jours je vivais à ma fenêtre ; lorsque madame Sainte-Mars

sortait, je la suivais. En traversant ma cour, je m'arrêtais sous ses fenêtres pour l'apercevoir.

Si j'avais été moins fou, j'aurais remarqué que ma portière, madame Dumesnil, me regardait d'un air attristé; j'aurais fait attention aussi à ce mot que Victoire me jeta un jour en passant :

— Vous n'êtes qu'un enfant.

J'aurais peut-être remarqué aussi que, soit que je sortisse, soit que je rentrasse, j'étais l'objet d'une surveillance active de la part de madame Smith, qui s'établissait pompeusement aux abords de sa fenêtre pour espionner tous mes mouvements. Le tort des caractères ardents,

ce qui les livre pieds et poings liés aux gens sans passion, c'est qu'ils ne croient jamais faire assez pour prouver ce qu'ils veulent montrer.

J'étais déjà énormément ridicule aux yeux de toute la maison, que je pensais encore que madame Sainte-Mars ignorait mon amour.

L'excitation que me causait cette attente, toujours plus ardente et chaque jour plus vivement déçue, devenait un malheur réel, lorsqu'un matin, et contre son habitude, madame Dumesnil, ma portière, me monta une lettre.

En vérité, j'aurais presque honte de

raconter toutes ces petites circonstances si elles ne montraient par quels imperceptibles moyens s'organise un malheur immense.

Au petit air narquois avec lequel madame Dumesnil me remit cette lettre, il me parut qu'elle savait d'où elle venait. Je crus m'être trompé en voyant le timbre de la poste. Toutefois cette lettre me troubla, le papier en était parfumé, et l'adresse était d'une écriture si menue qu'il ne pouvait y avoir qu'une main de femme qui l'eût écrite.

Je dévorais l'adresse des yeux, tandis que madame Dumesnil me regardait comme quelqu'un qui a une confidence à faire.

Cette fois, je l'avouerai, je la compris très bien; mais je ne voulus pas recevoir cette confidence; il me semblait qu'elle devait me gâter le bonheur que je tenais entre mes mains. Combien de fois, et pour des circonstances beaucoup plus graves, ai-je été aussi fou! combien de fois ai-je refusé d'entendre l'avis qui pouvait me sauver!

Je fis à madame Dumesnil un de ces : « C'est bien! » qui signifient très-clairement : « Allez-vous-en! »

Elle poussa un gros soupir et marmotta en me tournant le dos :

— Je n'ai pas voulu m'en charger,

on l'a mise à la poste ; je n'ai plus rien à y voir.

Je ne me donnai pas le temps de réfléchir à cette parole, et dès que madame Dumesnil fut partie, j'ouvris la lettre.

Lorsque je me rappelle la joie qu'elle me causa, et que je me rappelle que ce fut un besoin de frivole amusement qui en dicta les termes, je me demande si ceux qui se donnèrent ce plaisir n'étaient pas les gens les plus méchants du monde.

— 1840. —

« Ils n'étaient pas plus méchants » que ne le sont tous les gens gais ; pour

» eux toute passion sérieuse est une » proie qui leur appartient, non parce » qu'ils sont méchants, mais parce » qu'ils sont gais. La vie change tel- » lement d'aspect selon la façon dont on » l'envisage, qu'ils ne croient pas faire » mal.

» Et véritablement, n'est-ce pas une » chose qu'il faut reconnaître qu'il n'y » a matière à rire pour les uns que dans » ce qui appelle les larmes chez les » autres. De quoi rit-on le plus dans le » monde, si ce n'est des maris trompés, » ces personnages terribles du drame » moderne ?

» De quoi rit-on dans Molière, si ce » n'est des fils qui se moquent de leurs

» pères, et dont nous avons fait les
» maudits qui traînent leurs pâles fi-
» gures dans nos romans?

» Qu'y a-t-il de plus divertissant que
» le destin du forçat libéré, exploité
» par Robert Macaire, et de plus la-
» mentable sous la plume d'un philan-
» thrope humanitaire? Et trouvez-vous
» quelque chose de plus effrayant et de
» plus comique à la fois que l'amant
» jaloux, selon que le génie en fait
» Othello ou Bartholo? »

Voici ce que contenait cette lettre :

» J'ai compris votre passion, et elle
» m'épouvante autant qu'elle me charme
» par son imprudence. Il m'est impos-
» sible de vous recevoir chez moi; trop
» de regards nous entourent. Demain

» mardi, je me promènerai à dix heures
» du matin dans la grande avenue des
» Champs-Élysées. »

C'était un rendez-vous!

Un rendez-vous! un rendez-vous!

Je bondis dans ma chambre, je baisai la lettre... je baisai les murs, je criai... je ris... je chantai, et je finis par me poser devant ma glace... Je me trouvai superbe : j'avais un rendez-vous!

Il me restait les deux tiers de la journée, toute la nuit et une partie de la matinée du lendemain à passer avant d'arriver à l'heure de ce rendez-vous.

Il me sembla que le bonheur que j'avais en moi s'échapperait au contact du monde extérieur, comme fait l'é-

lectricité dont on charge démesurément un corps quelconque. Je m'enfermai donc avec ma joie, je ne sortis point, je n'ouvris point mes fenêtres.

A mon sens, Fanny aurait eu le droit de se fâcher si je m'étais montré au dehors avec une pareille espérance dans le cœur; c'eût été presque une indiscrétion. Son aveu devait se deviner dans ma joie... On eût lu sa lettre dans mes yeux.

Mon Dieu! que l'homme est heureux quand il aime, et de combien de façons il perçoit le bonheur!

Durant ces longues heures d'attente, je fis dix fois le roman de ma rencontre avec Fanny. D'abord je me la

représentai tremblante et confuse devant moi; une autre fois, fière et hardie.

Je m'imaginai qu'elle m'imposait un amour respectueux et soumis, puis je la vis se confiant à mon honneur avec un abandon plein de naïveté; je la rêvai ardente et glacée, je la rêvai tristement sévère ou d'une gaîté folle, et toujours je fus heureux de la manière dont mon amour me la présenta.

Le lendemain arriva enfin, et avec ce lendemain ce que je croyais mon bonheur, et je m'y préparai avec religion.

Une des choses les plus réjouissantes

pour quelqu'un qui pourrait voir à travers le trou d'une serrure, ce serait la toilette d'un amoureux partant pour son premier rendez-vous.

Je ne parle pas ici d'un homme habitué aux belles galanteries de l'amour, d'un homme qui a l'expérience de sa personne, qui sait se faire beau à la façon dont il doit l'être, je parle d'un pauvre jeune homme qui s'imagine que plus il se pare selon le goût vulgaire, et plus il fait honneur à celle qu'il adore.

C'est ainsi que je pensais alors, et je le pensais si bien qu'à neuf heures du matin j'étais en cravate blanche et en bas de soie, et que je justifiais parfaitement le mot que dit madame Du-

mesnil lorsque je lui remis la clé de mon appartement :

— Il paraît que monsieur va à la noce ?

A neuf heures et demie, j'étais dans l'avenue des Champs-Élysées que je parcourus d'abord dans toute sa longueur, de façon à me retrouver à dix heures à côté des chevaux de Coustou.

Jusque-là je n'avais éprouvé d'autre impatience que celle que me causait la lenteur du temps.

Bientôt arriva l'impatience de l'attente.

Les minutes se passèrent sans que je visse arriver personne, puis se pas-

èrent les quarts d'heure, puis une heure entière.

J'avais monté et descendu plusieurs fois, avec une rapidité toujours croissante, cette longue avenue, m'arrêtant à l'allée Marigny, revenant précipitamment à la place Louis XV, car celle que j'attendais pouvait arriver également des deux côtés.

J'allais ainsi, jetant de toutes parts un regard ardent et effaré, pour voir si je n'apercevrais pas le pli d'un châle, le volant d'une robe, la pointe d'une plume, l'ombre d'une fleur; car il me semblait que je l'eusse reconnue à la moindre parcelle de sa personne qui eût frappé mes yeux.

Rien ne venait.

Ce fut alors que je sentis la première atteinte de ce mal qui m'a tant fait souffrir depuis, et qui sera mon supplice tant que je vivrai ; ce fut alors que je me demandai si madame Sainte-Mars ne s'était pas moquée de moi ; ce fut alors que je craignis d'être la dupe de mon cœur, et que, par un contraste bizarre, je ravalai immédiatement en moi-même au-dessous des femmes les plus misérables celle que, quelques heures avant, j'adorais comme une divinité.

Ce qui contribua beaucoup à cette disposition chagrine de mon esprit, ce furent les regards moqueurs dont je me

sentis poursuivi par les rares promeneurs qui se trouvaient à cette heure aux Champs-Élysées.

Assurément c'était moi qui me donnais le ridicule dont on riait; c'était l'expression inquiète et exagérée de ma figure; c'était ma démarche tantôt rapide, tantôt suspendue, qui avertissait les passants de mon attente; je le sentais et je cherchais à me contenir. Alors je prenais une allure guindée, menaçante, et je dévorais des yeux ceux qui osaient me regarder.

Cependant le temps passait toujours et personne ne venait : dix fois j'avais condamné et excusé Fanny en moi-même.

Le rendez-vous avait été donné pour

dix heures ; il était midi, et je n'avais pas eu un moment la pensée qu'une autre que madame Sainte-Mars eût pu avoir l'envie de me faire faire si sottement le pied de grue.

J'étais à bout de patience et j'allais partir, lorsqu'un fiacre, aux stores baissés, s'arrêta tout près de la contre-allée où je me trouvais.

Je ne sais ce que j'avais dans le cœur, ou plutôt dans l'esprit, mais l'aspect de cette voiture mystérieuse dissipa toutes mes sombres idées; je fus convaincu que c'était madame Sainte-Mars qui arrivait, et j'accourus en toute hâte, pendant que le cocher ouvrait la portière de ce fiacre, et j'étais sur le point de crier :

» Me voici ! »

Lorsque j'aperçus un pied élégant, cherchant timidement le marche-pied crotté de la maigre voiture. Une femme descendit enveloppée d'un long châle de cachemire et d'un long voile.

Je ne vis ni sa tournure, ni son visage; mais je fus assuré que ce n'était pas madame Sainte-Mars.

Cette femme jeta un regard rapide autour d'elle. Il me sembla qu'elle tressaillait en m'apercevant.

Je crus m'être trompé, je m'avançai vers cette inconnue, elle remonta vivement dans le fiacre, qui reprit sa marche, toujours les stores baissés.

Au moment où il passa devant moi, une main d'une merveilleuse finesse souleva le store, et, à travers la riche dentelle du voile, je crus voir un œil étincelant m'observer avec curiosité.

A cet aspect il me prit une de ces idées que le *Don Juan* de Byron avait déjà mises à la mode. Cette femme qui venait sons doute pour un amant qui ne venait pas, et moi qui étais venu pour une belle qui ne devait plus venir, ne pouvions-nous pas bien nous entendre, et n'eût-il pas été digne d'un *cavalier* un peu délibéré d'aller lui en faire la proposition?

Mais, hélas! si j'ai l'esprit très-osé, j'ai le cœur et le caractère très-timides;

je me contentai de suivre tristement des yeux cette voiture, qui s'arrêta à quelques pas plus loin.

— Ainsi donc, m'écriai-je en moi-même, le cœur tout gonflé de cette rage jalouse qu'excite chez les malheureux le bonheur des autres; ainsi il y a des hommes que les femmes poursuivent et que les femmes attendent!

Cette pensée me serrait si fort le cœur, que je m'enfonçais les ongles dans la paume des mains, lorsque, du bout de l'avenue, je vis arriver un cabriolet de place au galop. Quand on est malheureux tout devient insupportable. L'homme qui pouvait arriver à faire galoper un cabriolet de place me

semblait doué d'un bonheur insolent; et j'avoue que jamais je ne me sentis si disposé à chercher querelle à quelqu'un, que lorsque je reconnus au fond du cabriolet ce beau voisin qui m'avait surpris dans mon escalier le jour où je remettais si bêtement ma lettre à madame Sainte-Mars.

Ce monsieur ne daigna même pas me regarder, et je le vis presque aussitôt montrer à son cocher le fiacre qui stationnait à quelque distance. Désespéré pour mon compte, il me sembla que je ne serais pas si malheureux si je gênais le bonheur des autres. Je suivis le cabriolet; il s'arrêta derrière le fiacre.

Ce monsieur descendit, la femme descendit également de sa voiture, et tous deux marchèrent côte à côte. Le jeune homme parlait avec chaleur, la femme écoutait la tête basse.

Je les suivis en les examinant; et moi, qui tout-à-l'heure attendais, comme un ange du ciel, la femme que je supposais m'avoir donné un rendez-vous sans me connaître, je trouvai que celle qui avait donné un rendez-vous à ce monsieur était une indigne créature.

Autant que je pus en juger par l'ardeur avec laquelle parlait le monsieur, et par les petits mouvements de tête négatifs de la dame, mon voisin en

était encore à solliciter des faveurs qu'on lui refusait.

Cependant je crus m'apercevoir que la résistance diminuait sensiblement, et il y eut un moment où elle céda tout-à-coup, car la dame se tourna vivement, comme pour voir si elle n'était pas surveillée, dans ce brusque mouvement son voile s'écarta, et je la reconnus; c'était ma voisine, madame Deslaurières.

Je ne sais si elle me reconnut, je ne sais ce qu'elle fit ensuite, car je me détournai avec dégoût.

VIII.

Second Mot d'un grand Malheur. — Petite Misère.

Grâce à ce que Morinlaid m'avait dit de cette femme, le rendez-vous donné par elle à un homme qui demeurait comme moi dans sa maison me parut le dernier degré de la dégradation. En

conséquence, je méprisai profondément madame Deslaurières pour une action que j'aurais bénie et adorée chez madame Sainte-Mars, surtout si elle l'eût faite pour moi.

Je quittai les Champs-Élysées plein de cette colère aigre et méchante qui frappe au hasard tout ce qu'elle peut atteindre, parce qu'elle ne peut pas arriver à l'objet qui l'excite véritablement.

Je passai par les Tuileries, et je rencontrai mon ami Morinlaid. Mon désappointement était sans doute écrit sur ma figure, car il me demanda immédiatement la cause de ma tristesse.

L'homme devrait marcher toujours avec un miroir à la main; il devrait

s'y regarder sans cesse, et peut-être l'expression de sa figure lui ferait-elle comprendre la laideur de ses pensées.

Je ne sais de quel air je me coiffai sur l'oreille, de quelle façon je mis négligemment ma main dans mon gilet, de quelle manière très-impertinente je jetai la jambe en avant, mais je dus être fort remarquablement ridicule, car je vis la figure de Morinlaid s'animer d'un sourire tout-à-fait ironique, lorsque je lui dis :

— Non, ma foi, je ne suis pas triste ; mais je viens d'être témoin d'une saleté qui m'a mis de mauvaise humeur contre la race entière des femmes.

— Quelle est donc celle qui t'inté-

resse assez pour t'irriter à ce point ! dit Morinlaid.

— Je ne la connais point, lui dis-je, si ce n'est par toi.

» Mais quand je pense qu'une femme mariée quitte sa maison pendant que son mari est sérieusement occupé de ses affaires ; quand je pense que cette femme se cache dans un fiacre pour aller à un rendez-vous qu'on lui aura donné par signe d'une fenêtre à l'autre, je trouve cela si misérable, si honteux, qu'il me semble qu'on devrait fouetter ces femmes en place publique, et que tous les hommes devraient s'entendre pour chasser du monde de pareilles drôlèsses.

Pendant que Morinlaid écoutait, il y avait sur sa figure une expression d'inquiétude qui me frappa ; il parvint à la vaincre, et il reprit, en ayant l'air de se mettre à mon diapason :

— Et quelle est donc cette princesse que tu as ainsi surprise et que tu connais par moi !

— Mais c'est tout simplement madame Deslaurières.

A ce nom, Morinlaid devint vert comme un noyé ; mais j'étais trop occupé de mes colères intérieures, pour prêter au moment même, une grande attention à la fureur concentrée de Mathieu.

Il reprit d'une voix sèche et brève qui paraissait l'étrangler.

— As-tu reconnnu le monsieur comme tu as reconnu la dame?

— Parfaitement reconnu.

— Son nom? dit Morinlaid avec un sourire qui semblait lui scier le visage.

— Son nom ? je ne le sais pas. Mais tout ce que je puis te dire, c'est qu'il loge dans ma maison, au quatrième étage de mon escalier.

— C'est Ernest Molinos, murmura Morinlaid d'une voix sombre.

Il ajouta :

— Où les as-tu laissés ?

— Ma foi, lui dis-je d'un air fort dégagé, je les ai laissés ensemble, bras dessus bras dessous, se promenant aux Champs-Élysées.

Le bras dessus bras dessous était de mon invention ; mais il fit son effet, car Morinlaid me dit aussitôt :

— Pardieu, je suis curieux de voir comment ça finira !

Et il s'éloigna de toute la rapidité de ses longues jambes.

J'étais en verve de dédain ; je trouvai Morinlaid très-ridicule de passer son temps à s'occuper de si basses intrigues, et je continuai ma promenade d'un air fort conquérant.

Quand un homme est marqué pour être grotesque, le hasard se charge de compléter ce que l'homme ne fait qu'à moitié; je n'avais pas fini mon tour aux Tuileries, qu'il arriva une pluie battante.

Quoique je fisse pour me persuader à moi-même que mon désappointement ne me tenait pas au cœur, j'étais si vivement préoccupé, que je ne m'aperçus de la pluie que lorsque les autres promeneurs eurent enlevé toutes les voitures de place.

Je gagnai la rue Castiglionne, la place Vendôme et les boulevards. La boue passant par-dessus mes escarpins jusqu'à mes bas de soie (à cette époque les bou-

levards n'étalent ni dallés ni bitumés, et ressemblaient volontiers aux chemins de traverse des communes rurales des départements (de la Seine, les plus abominables chemins de France) ; il en résultait que je ne pouvais faire un pas sans laisser en arrière un de mes escarpins, que j'étais obligé de rejoindre à cloche-pied (à cette époque aussi l'usage des sous-pieds était inconnu).

J'aurais pu m'arrêter et me mettre à l'abri sous quelque porte cochère ou dans un café, mais je me serais plutôt battu contre le ciel lui-même que de ne pas rentrer chez moi, car je venais de prendre une résolution que je tenais à exécuter immédiatement ; je voulais écrire à madame Sainte-Mars la

lettre la plus irritée et la plus digne à la fois.

J'arrivai ainsi jusqu'à ma porte, crotté, mouillé, ruisselant; et pour nouvelle misère, je me trouvai nez à nez avec madame Deslaurières qui descendait de son fiacre et qui passa rapidement devant moi. Son visage rayonnait, et je savais ou je croyais deviner de quelle joie.

Cette femme me parut d'une effronterie inouïe; elle me regarda par-dessus l'épaule et me rit au nez, à ce que je crus voir.

Il y avait à peine vingt pas entre la porte cochère de la maison et l'entrée de mon escalier, et cependant cette traversée fut bien orageuse. La pluie

tombait avec une telle violence, que c'était presque un spectacle de la voir tomber.

Lorsque j'arrivai devant la loge de ma portière, celle-ci était sous la voûte, se servant de l'énorme ruisseau de la cour pour nettoyèr le pavé. Il me fallut lui demander dix fois la clé.

Elle me la remit en me disant :

— C'est pas la peine de vous épousseter !

En entrant dans la cour, j'apercus en face de moi madame Smith et monsieur de Favreuse, qui partirent à la fois d'un violent éclat de rire à mon aspect.

Enfin sur ma droite, à la croisée ouverte, la main appuyée sur l'épaule du beau jeune homme aux moustaches retroussées, je vis madame Sainte-Mars en peignoir, le sourire aux lèvres, l'air langoureux, et dans ce calme joyeux qui est un symptôme de bonheur; et je pus l'entendre dire d'un ton de pitié :

— Oh! mon Dieu! ce pauvre monsieur, dans quel état il est!

Quand j'arrivai chez moi, il me prit envie de tout briser; mais je tombai bientôt assis sur un fauteuil, accablé de douleur et de colère, et je ne sais combien de temps je restai immobile à la même place.

Quand je pus m'arracher à cette apathie, j'avais le frisson.

Deux heures après, j'étais dans mon lit, dévoré d'une fièvre ardente; le lendemain j'étais dangereusement malade, et tout cela pour amuser l'oisiveté d'une grosse femme qui ne savait à qui s'en prendre de l'ennui qu'elle éprouvait d'être seule, car voici l'histoire de ce rendez-vous et de cette lettre, histoire que je n'appris que beaucoup plus tard.

***

Madame Smith passait, comme je l'ai dit, la plupart de son temps à regarder chez ses voisins; grâce à cette observation constante qu'elle exerçait

le plus souvent derrière sa jalousie, elle avait découvert le petit manége suivant :

Des fenêtres de sa salle à manger, madame Deslaurières échangeait des signes avec mon beau voisin Ernest Molinos : je ne sais si l'habileté de madame Smith dans le langage des signes eût pu lui faire découvrir où en étaient madame Deslaurières et monsieur Molinos, si ceux-ci n'eussent fini par se parler d'une manière plus intelligible.

En effet, il paraît que la veille, madame Smith avait vu, au fond de la salle à manger de madame Deslaurières, s'agiter d'abord, puis rester immobile, une grande feuille de papier.

Abritée derrière sa jalousie, la grosse commère avait braqué sa lorgnette sur ce papier, et y avait lu les mots suivants écrits en gros caractères :

DEMAIN, A ONZE HEURES,
AUX CHAMPS-ÉLYSÉES.

C'était ce rendez-vous que madame Smith avait surpris et auquel elle avait trouvé plaisant de m'envoyer, rien que pour voir ma tournure quand je quitterais la maison, et ma figure quand je rentrerais.

Elle avait donc trouvé deux profits à ce tour d'écolier : le premier de gêner ceux qu'elle croyait des amoureux, le second de se moquer de moi. Elle

avait admirablement réussi, car je l'entendais rire à travers la cour, la pluie, les fenêtres et les murs.

Cependant l'indisposition qui résulta de cette plaisanterie fut assez grave pour exiger les soins d'un médecin ; je n'en avais point, et ma portière, qui s'établit ma garde-malade, alla chercher celui qui restait dans la maison et qu'on nommait monsieur Béquillet.

Il demeurait dans mon escalier, à l'étage au-dessus du mien, mais du côté occupé par madame Sainte-Mars. On ne parlait de lui qu'avec respect, quoiqu'il élevât avec le plus grand soin un enfant dont on ne connaissait nullement la famille, et quoique l'aisance

et le bien-être n'eussent paru chez le docteur que depuis le jour où cet enfant était tombé du ciel dans sa maison.

Cet enfant, que l'on nommait Ludovic, était d'une beauté triste et angélique qui ne pouvait en rien compromettre la bonne réputation du docteur, car il ne lui ressemblait nullement.

Monsieur Béquillet faisait peu de visites, mais il recevait beaucoup de monde, et j'avais eu l'occasion de rencontrer dans notre escalier bon nombre de femmes voilées qui venaient souvent chez lui. A force d'examiner ces femmes voilées, je finis par reconnaître que toutes ensemble ne faisaient qu'une femme voilée qui changeait de costume à chaque visite.

J'avais remarqué tout cela, que je n'avais point encore vu le docteur.

Monsieur Béquillet était un homme de soixante ans, complètement chauve, les tempes et le derrière de la tête couronnés de cheveux blancs d'une finesse et d'une blancheur presque coquettes. Son front peu développé n'annonçait pas une vaste intelligence, mais une perspicacité fine et pénétrante.

Il souriait des yeux, et une bienveillance accompagnée d'une douce gaîté animait habituellement sa physionomie.

La première fois qu'il entra dans ma chambre, il me parla comme s'il m'avait connu depuis longtemps.

— Eh bien! mon enfant, me dit-il, qu'avons-nous et qu'éprouvons-nous?

La nuit que je venais de passer avait été affreuse et pleine de ces rêves fantasques qui tiraillent à quatre chevaux le cerveau d'un homme.

Madame Sainte-Mars, Morinlaid, mon beau voisin, et ma voisine madame Deslaurières avaient dansé dans ma tête une contredanse sans fin.

A tout cela s'était mêlé, je ne sais comment, l'image de mon père absent; dans le rêve, comme dans la veille, quand l'homme souffre, la pensée lui vient donc d'appeler l'ami vrai qui peut seul le consoler. J'étais surtout malade du cœur, mais j'avais déjà cette fierté qui fait du malheur l'hôte inconnu qu'on cache à tous les yeux.

Je racontai à monsieur Béquillet que j'avais été mouillé, et que cela m'avait rendu malade. Il insista pour savoir quelles étaient mes habitudes; mais j'évitai de répondre à ces questions.

Enfin il me demanda si, en rentrant chez moi, j'avais eu la précaution de changer de vêtements, et comme je lui répondis que je n'en avais rien fait, il me dit en hochant la tête :

— Vous deviez être bien préoccupé...

Je me sentis rougir, et le docteur ne poussa pas plus loin une investigation qui paraissait me déplaire. Il m'ordonna quelques tisanes et me quitta en me disant :

— Vous avez une prédisposition aux maladies nerveuses; prenez des exercices violents, ne vivez pas enfermé chez vous comme vous le faites, et tâchez surtout d'éviter les émotions vives qui pourraient aggraver cette disposition naturelle.

Je n'avais rien dit qui pût faire soupçonner au docteur que le chagrin entrât pour quelque chose dans ma maladie. Il en avait donc été informé d'un autre côté, car je compris parfaitement à quoi tendaient ses dernières paroles.

J'y réfléchis assez longtemps, et ce ne fut qu'à ce moment que je crus comprendre que j'avais été le jouet d'une

mystification. Il m'était facile de m'en assurer en interrogeant ma portière, madame Dumesnil, qui s'était établie au chevet de mon lit; mais j'étais trop vaniteux pour permettre qu'on me prouvàt que j'avais été pris pour un niais.

IX.

Nouveaux Personnages.

Je restai une quinzaine de jours sans sortir, pendant lesquels je reçus assez assidûment la visite de mon ami Morinlaid, qui, lorsqu'il était chez moi, s'établissait constamment à ma fenêtre.

Ce fut pendant ce temps que se passa chez moi une chose à laquelle je ne fis pas grande attention, comme à beaucoup d'autres, et qui cependant eût dû m'éclairer sur la valeur des gens qui m'entouraient.

Parmi le petit nombre d'étudiants avec lesquels j'avais fait connaissance à l'École de Droit, il en était un que j'avais plus particulièrement remarqué.

Si l'on m'eût demandé quel était le sentiment que m'inspirait ce jeune homme, j'aurais eu sans doute beaucoup de peine à le dire. Il avait pour moi un attrait irrésistible.

La grâce de sa personne, le grand

air de ses manières, la facilité de sa parole, me plaisaient au point que j'aimais à être avec lui, rien que pour le voir et pour l'entendre; mais en même temps, la fierté dédaigneuse de ses opinions, les jugements absolus qu'il portait sur les hommes et sur les choses, et qu'il ne se donnait point la peine de défendre une fois qu'il les avait prononcés; une grande confiance en lui-même, sa réserve envers ses camarades, tout cela me blessait, et jusqu'à un certain point humiliait ma vanité.

Aussi, arrivait-il souvent qu'après avoir passé de longues heures, tout entier à l'empire qu'Olivier Duhamel

avait pris sur moi, je me blàmais de ma faiblesse.

Dès que je l'avais quitté, je trouvais mille réponses à ce que j'avais accepté sans discussion, et, en définitive, je me promettais de ne plus me laisser traiter à l'avenir en petit garçon; je prenais même la résolution d'éviter Olivier.

Mais dès que je le rencontrais je ne pouvais échapper au charme impérieux de sa personne, je redevenais son auditeur soumis et empressé.

Le plus souvent je me parais pour ainsi dire, aux yeux de mes camarades, de l'affection particulière qu'il me

témoignait ; car Olivier, quoiqu'il fût presqu'aussi jeune que moi, était déjà vieux à l'École, et, parmi tous les étudiants, il était cité non-seulement comme un des plus instruits et des plus studieux, mais encore comme le plus brave et le plus adroit.

Indépendamment de toutes ces qualités, Duhamel avait encore sur moi, dont l'imagination était facile à ébranler, deux avantages énormes : le premier, c'était la manière dont nous avions fait connaissance, et le second, la vie mystérieuse qu'il menait.

Le jour même de mon apparition à l'École de Droit, au moment où, pour la première fois, le professeur pro-

nonça mon nom, en faisant l'appel général de ses élèves, je remarquai un jeune homme qui se leva vivement en cherchant des yeux celui qui venait de répondre au nom de Michel Meylan. Il ne me découvrit pas d'abord, car je remarquai qu'il s'informait vivement à ses voisins pour qu'ils me désignassent à lui.

Piqué de cette curiosité, je me levai à mon tour, et je le regardai de manière à l'avertir que je m'étais aperçu de son empressement à mon sujet. Il me salua légèrement et se rassit.

Ce fut presque un petit événement autour de moi.

— C'est Olivier Duhamel, disait-on, le plus adroit tireur, le meilleur étudiant de l'École, le connaissez-vous?

Je répondis que c'était la première fois que je le voyais, et la première fois que j'entendais prononcer son nom.

Son attention me parut donc ressembler à une espèce de provocation.

On avait beau m'affirmer qu'Olivier n'était point un de ces étudiants qui font métier de tâter les nouveaux venus, je n'en persistais pas moins à croire que j'allais avoir ma première affaire à l'École, et je me promettais bien de la mener de façon à ce que

personne ne fût tenté de recommencer.

J'attendis Olivier à la fin du cours. Il me cherchait de son côté. On nous entourait avec quelque curiosité. Il m'aborda en souriant.

— Vous êtes monsieur Michel Meylan, me dit-il.

— Oui, monsieur.

— Je vous prie, reprit-il, sans paraître s'offenser de la manière pleine de roideur dont je lui avais répondu, je vous prie de vouloir bien m'excuser de la curiosité que je viens de montrer en vous entendant nommer.

Puis il ajouta tout haut, en paraissant s'adresser à ceux de nos camarades qui nous entouraient :

— J'ai si souvent entendu parler de monsieur Meylan, votre père, que j'ai été charmé de pouvoir connaître son fils.

La crainte de passer pour faible ou pour ridicule, cette malheureuse appréhension des regards et des propos du monde qui m'a si longtemps dominé, me firent recevoir assez sèchement ces avances tout aimables, et je repartis avec un air de doute assez peu flatteur pour Olivier :

— Ah! vous connaissez mon père, monsieur?

— Je vous ai dit, répliqua-t-il en prenant un ton tout-à-fait sérieux, je vous ai dit que j'avais beaucoup entendu parler de lui; mais, ajouta-t-il,

il est possible que je me trompe, et que vous ne soyez pas le fils de monsieur Meylan, qui a été longtemps secrétaire d'ambassade à Rome, puis préfet dans la Hollande, et qui maintenant est, je crois, consul-général.

— Vous ne vous êtes point trompé, dis-je à monsieur Duhamel, et, à mon tour, je vous prie de m'excuser de vous avoir montré si peu d'empressement.

Quoique ce soit là une rencontre bien peu extraordinaire, on comprend qu'elle me fit plus particulièrement distinguer Duhamel et rechercher sa connaissance.

Mais, quoi que je pusse faire, je ne pus jamais obtenir de lui qu'il m'apprit comment et par qui il avait entendu parler de mon père. Il éludait toujours mes questions à ce sujet, me répondant assez vaguement que c'était dans sa famille qu'il avait appris son nom; et lorsque je lui parlais à mon tour de cette famille, Duhamel me répondait par un seul mot :

— Je suis orphelin.

Du reste, tout entretien à ce sujet semblait tellement lui déplaire qu'une fois la connaissance faite je me dispensai de lui en parler.

Je vivais beaucoup avec Duhamel,

c'est-à-dire que nous passions une bonne partie de nos journées ensemble, quoique je ne fusse jamais entré chez lui, et quoiqu'il ne fût jamais venu chez moi.

J'étais malade depuis à peu près huit jours, et Morinlaid venait de me quitter, lorsque je vis entrer Duhamel.

— J'étais sûr que vous étiez malade, me dit-il, et je vous en veux de ne pas m'en avoir averti.

— Il y a si loin d'ici à la rue de la Harpe! lui dis-je.

— Il y a plus loin de la rue de Provence à l'École de Droit, et le chemin

que vous faites tous les jours pour aller entendre monsieur Delvincourt et monsieur Blondeau, je puis bien le faire pour venir voir un ami malade.

Après ces paroles, nous restâmes un moment à causer de ce qui se passait à l'École; mais Olivier paraissait fort préoccupé, et il finit par me dire :

— Pardon, mais il faut que je vous fasse une question. Au moment où j'ai traversé votre cour, il m'a semblé voir à travers les carreaux d'une fenêtre à peu près au-dessous de la vôtre, une figure que je cherche depuis assez longtemps.

Je crus qu'Olivier voulait me parler

de madame Sainte-Mars, et immédiatement la jalousie me tint en défiance contre lui.

— Voulez-vous me parler, lui dis-je, d'une dame d'une beauté ravissante, et qui demeure véritablement à l'entresol, mais dans l'appartement à côté du mien?

— Oh! me dit Duhamel en souriant, la figure que j'ai vue est loin d'être ravissante, et ce n'est point une femme que je cherche; mais, d'après ce que vous me dites, il se peut bien que ce soit chez votre voisine que je parvienne à trouver celui à qui j'ai affaire.

C'est un singulier sentiment de vanité que celui qu'on éprouve pour la femme qu'on aime, il est encore plus sot que celui qu'on éprouve pour soi-même ; et je répondis à Olivier, d'un air parfaitement ridicule :

— C'est donc quelqu'un de bien haut placé à qui vous avez affaire, car madame la comtesse de Sainte-Mars ne reçoit que des gens du plus grand monde.

Olivier écoutait d'un air tout-à-fait étonné, puis il parut chercher dans ses souvenirs.

— Madame la comtesse de Sainte-Mars, répéta-t-il... Serait-ce par hazard la femme du général comte de Sainte-Mars ?

— C'est elle-même.

— Mais madame la comtesse de Sainte-Mars, reprit-il, devrait être une vielle femme.

— Alors ce n'est la même, car celle-ci est belle et jeune; elle est la veuve d'un colonel de grenadiers de la garde tué à Waterloo.

— C'est étrange! reprit Olivier, il n'y a pas eu d'autre comte de Sainte-Mars qu'un général qui n'a pas été tué à Waterloo, et qui est mort il y a à peine trois ans. Il est vrai que je crois me rappeler qu'il était veuf et qu'il avait pour maîtresse une fort belle fille nommée, je crois, Fanny.

A ce nom, je devins pâle et si ému, qu'Olivier s'en aperçut et reprit rapi-

dement, en voyant l'effet que ce nom avait produit sur moi :

— Probablement il l'aura épousée, ou peut-être me trompé-je dans mes souvenirs, et sans doute je me suis aussi trompé en croyant apercevoir chez cette dame la figure d'un drôle avec lequel il faut que j'aie une sérieuse explication.

J'étais tellement piqué des vagues soupçons qu'Olivier avait jetés dans mon esprit à propos de madame de Sainte-Mars, que je lui dis :

— Dites-moi le nom de ce monsieur, et peut-être pourrai-je vous donner des renseignements à son sujet. Je crois connaître quelques-unes des personnes qui sont admises chez madame de Sainte-

Mars ; ne serait-ce point monsieur le marquis de Chabron ? monsieur le duc de Pavie ?

— Non, non, me répondit en riant Olivier ; le nom de mon fripon ferait tache en si haute compagnie, et je ne pense pas que monsieur Morinlaid soit admis dans une société si choisie.

— Morinlaid ! m'écriai-je fort surpris de voir le nom de mon ami accolé à l'épithète de fripon.

— Le connaissez-vous ? reprit Olivier en me regardant fixement.

Le degré de stupidité où un homme peut être poussé par l'amour allié à la vanité dépasse toute croyance.

J'étais parfaitement sûr que c'était Morinlaid qui sortait de chez moi et qu'Olivier avait reconnu chez madame Sainte-Mars, mais avouer que madame Sainte-Mars, mon idole, recevait un monsieur que Duhamel se permettait de traiter de fripon, un tel aveu fut au-dessus de mes forces, et je répondis à Olivier :

— Non, je ne le connais pas. Ce ne peut être un pareil homme que vous avez vu chez madame de Sainte-Mars.

Olivier sourit tristement.

Sans doute en ce moment il comprenait que j'étais sous le charme d'une passion qui me rendait aveugle, et, soit

indifférence pour moi, soit qu'il attendît un moment plus propice pour m'éclairer, il changea immédiatement de conversation, et me demanda quelle distraction j'avais dans ma solitude.

Après ce que je venais de dire, je ne pouvais guère me vanter des visites assidues de Morinlaid et je dis à Olivier qu'à l'exception de monsieur Bonsenne, mon répondant, qui venait me voir quelquefois, j'étais seul, absolument seul.

Mon ami était sans doute un garçon fort singulier.

A ce nom de monsieur Bonsenne, il parut encore fort étonné, et me fit à

son sujet des questions qui me prouvèrent qu'il le connaissait beaucoup mieux que moi. Il me demanda, entre autres choses, si je savais ce qu'était devenue une certaine demoiselle Charistie Lambert, qui avait été élevée par monsieur Bonsenne.

Je me rappelai en effet avoir entendu prononcer quelquefois ce nom par mon père, mais je dis à Olivier que je ne la connaissais point.

— Vous avez raison, me dit-il, cette jeune fille s'est mariée lorsque vous étiez encore au collége, mais vous auriez pu la voir ainsi que son mari, monsieur Deslaurières, chez son tuteur.

— Mais madame Deslaurières de-

meure dans cette maison ! répondis-je fort étonné de cette nouvelle rencontre.

— Dans cette maison ! reprit Olivier, avec un intérêt qui me parut extraordinaire ; et qu'en dit-on ?

— De très-vilaines choses.

— Mais que fait-elle donc pour cela !

— Elle en fait trop, lui dis-je, pour que je le sache précisément.

Olivier redevint triste, puis après un moment de réflexion, il me dit :

— C'est possible et vous avez peut-être raison ; mais si coupable qu'elle soit, cette femme est peut-être plus à plaindre que vous ne pensez.

— Ah çà ! m'écriai-je à mon tour, mais vous connaissez donc tout le monde?

Cette exclamation parut embarrasser Olivier, qui après un moment de silence me répondit cependant :

— Du moment que je connaissais monsieur Bonsenne, il n'est pas étonnant que je connusse une femme qui a été sa pupille. Mais laissons cela, reprit-il, et promettez-moi de venir me voir, ou plutôt de venir à notre cabinet de lecture, dès que vous serez mieux portant.

Il me quitta presqu'aussitôt, et c'est à peine si le lendemain je me souvenais de tout ce qu'il m'avait dit, tant

la pensée de madame Sainte-Mars me préoccupait.

Cependant Morinlaid revint me voir comme à son ordinaire; fatigué de l'entendre sans cesse me parler de lui et de ses futurs succès, j'essayai de voir si le nom d'Olivier Duhamel ne rabattrait pas un peu de sa présomption, et je lui appris que j'avais reçu sa visite.

Je ne m'étais point trompé.

Morinlaid fut très-ému en apprenant que je connaissais ce jeune homme; et comme je n'avais pas de Morinlaid une estime très-assurée, je pensai que l'épithète de fripon, que lui avait donnée Olivier, était justement appliquée.

Cependant j'étais moi-même trop cu-

rieux de connaître mon mystérieux ami, pour dire toute ma pensée, et je questionnai Morinlaid; mais il se tint à ce sujet dans une réserve extrême, et je ne pus arracher de lui que des mots comme ceux-ci :

— C'est un homme fort dangereux. Je le crois à moitié fou. Il sait ou il dit savoir beaucoup de choses avec lesquelles il essaie de faire peur à ceux qui sont assez niais pour le croire. Du reste, vous devez avoir appris, puisque vous le connaissez aussi, qu'il tient en charte privée une jeune fille qu'il enferme toute la journée dans sa chambre.

Je voulus avoir l'explication des paroles de Morinlaid, mais il rompit

brusquement les chiens en me disant :

— Du reste, je vous répète là ce que j'ai entendu dire, et je ne vous le garantis pas autrement.

J'avais entendu parler souvent du mystère dont s'enveloppait Duhamel, et comme à partir du jour où je le revis les événements se précipitèrent avec une telle rapidité qu'il me sera difficile de trouver place pour y mettre ces renseignements, je profite de cette circonstance pour apprendre à ceux qui me lisent ce que je savais alors de ce singulier jeune homme.

X.

Un étudiant mystérieux.

Il n'y avait pas encore trois ans qu'Olivier était arrivé à l'École.

Il avait alors environ dix-huit ans; mais déjà c'était le jeune homme triste

et hautain que je connaissais. Il s'était logé dans la rue de la Harpe, chez une vieille femme qui louait en garni un petit appartement dépendant de celui qu'elle occupait.

A cette époque Olivier recevait chez lui les amis ou plutôt les connaissances qu'il avait faites à l'École, et quelques-uns de ceux-ci avaient remarqué le respect obséquieux avec lequel cette vieille femme recevait les ordres de son locataire.

Toutefois quelques bruits assez singuliers avaient couru sur l'admission de Duhamel à l'École. Les uns disaient qu'il n'avait pu produire l'acte de naissance exigé pour les inscriptions. D'autres prétendaient qu'il avait été

inscrit d'après un ordre spécial du ministre de l'instruction publique.

En général, Duhamel passait pour un jeune homme appartenant à quelque grande famille, et que des circonstances dont on ne se rendait pas compte forçaient à cacher son nom. Ceux qui rendaient justice à ses bonnes qualités en parlaient ainsi.

Ceux que ces bonnes qualités offusquaient et que son mérite rendait jaloux, et c'était le plus grand nombre, ceux-là prétendaient que c'était le fils d'un bourreau. On se rappelle combien les fils de bourreau ont été à la mode dans la littérature.

Cependant tout ce tumulte de petits

propos se calma bientôt devant la façon sévère dont Olivier les réprima ; et six mois après son arrivée à l'École, le nom d'Olivier Duhamel suffisait à la curiosité de tous ceux qui avaient affaire à lui.

Il est probable que cette curiosité au sujet du jeune étudiant se fût complétement éteinte, si une circonstance extraordinaire n'était venue la réveiller trois ou quatre mois environ avant mon arrivée.

Je prie ceux qui lisent ce récit de vouloir bien remarquer que je raconte ici des circonstances que je n'appris que beaucoup plus tard, et à une époque pour ainsi dire postérieure au dénoûment de cette histoire.

J'espère que la conclusion de ce récit me fera excuser de les avoir mises à cette place.

Un jour, Olivier quitta brusquement Paris ; il n'informa de son départ aucun de ses camarades, et la personne, chez laquelle il logeait, répondit à ceux qui vinrent pour le visiter que ce n'était que quelques minutes avant qu'elle avait été instruite de son départ.

On chercha à savoir si elle en connaissait la cause.

Avait-il reçu quelques visites extraordinaires? Quelques lettres lui étaient-elles arrivées? Paraissait-il gai? Avait-il l'air triste?

Enfin toutes les questions par où on

peut entrer dans un secret furent adressées à l'hôtesse d'Olivier, qui, soit extrême discrétion, soit parfaite ignorance, ne répondit absolument rien aux curieux qui l'interrogeaient.

Ils apprirent de la bonne femme une seule chose, c'est que Duhamel l'avait avertie qu'il lui ferait savoir d'une façon quelconque, dans le délai d'un mois, s'il comptait, ou non, garder le logement qu'il occupait chez elle.

Probablement, en apprenant cette circonstance aux amis d'Olivier, sa vieille hôtesse leur dit tout ce qu'elle savait elle-même.

Ce départ mystérieux réveilla la curiosité des amis d'Olivier, et fit recom-

mencer les propos dont il avait été l'objet.

On remarqua, d'un autre côté, que lorsqu'il fit l'appel des noms à l'École, le professeur passa celui de Duhamel, comme s'il eût été prévenu de cette absence, et comme s'il n'avait point à s'en occuper.

Les commentaires recommencèrent à ce sujet.

On avait dit que Duhamel était le fils d'un prince; on avait dit que c'était le fils d'un bourreau. Il fallait inventer quelque chose de neuf; alors on déclara que c'était un espion de police.

Du reste, en 1821, plus qu'à aucune autre époque, la protection des

hommes qui appartenaient au gouvernement flétrissait ceux qui en étaient l'objet. Les égards des professeurs pour Duhamel furent traduits dans cet esprit très-particulier à la jeunesse française.

Cependant comme ces propos ne s'appuyaient sur aucune circonstance qui pût leur donner la plus légère apparence de vérité, ils se fussent sans doute calmés comme les premiers, si Olivier n'avait reparu comme il était parti, sans prévenir personne et sans donner l'explication de son retour, pas plus qu'il n'avait donné l'explication de son départ.

Dès le premier jour de son arrivée, il s'aperçut que les défiances qui l'a-

vaient accueilli à son apparition s'étaient réveillées plus fâcheuses que jamais. Ses meilleurs amis lui refusèrent la main.

On le laissa seul dans les salons de lecture où il se rencontrait avec d'autres étudiants ; et chez les restaurateurs, où il vivait comme ses camarades, on évitait de s'asseoir à la table où il se trouvait.

Cette conduite avait été combinée par les gros bonnets de l'École.

La question de la liberté individuelle était fort à la mode à cette époque ; on faisait beaucoup de légalité parmi la jeunesse de 1821. Il en résulta qu'on

reconnut à Olivier le droit de se conduire comme il le voulait, mais que, de leur côté aussi, ses camarades prirent le droit de se retirer de sa société.

On avait compté sur le caractère impétueux de Duhamel pour amener une explication. On s'était dit qu'en présence de cet abandon il en demanderait probablement la cause, et qu'alors il serait permis à ceux qu'il interrogerait de lui dire les griefs de ses camarades, sans qu'il pût repousser ces accusations par sa phrase ordinaire.

— Je ne me mêle des affaires de personne et je demande que personne ne se mêle des miennes.

Ceux qui avaient préparé ce triom-

phe à leur curiosité et à la mauvaise humeur qu'ils éprouvaient de ne pouvoir la satisfaire, furent encore trompés dans leurs espéraeces; Olivier parut ne pas s'apercevoir de l'abandon où on le laissait, il ne salua plus ceux qui ne lui rendaient pas son salut. Il ne tendit plus la main à ceux qui lui refusaient la leur, et il vécut ou parut vivre absolument seul.

Il entrait à l'École et il en sortait à l'heure accoutumée. Mais, à l'encontre de ses habitudes passées, il ne rentrait jamais chez lui que lorsque la nuit était arrivée.

Il est bien rare qu'on s'impose un plan de conduite aussi bravement

tracé que celui qu'avaient résolu les étudiants, pour le voir échouer sans en éprouver un violent dépit.

On s'irrita de ce qu'Olivier paraissait dédaigner le dédain de ses amis, on lui sut mauvais gré d'avoir vis-à-vis des autres la fierté qu'on lui montrait. L'homme tient en général beaucoup plus à ses injures qu'à ses éloges et celui qui rit de sa colère le blesse bien plus que celui qui se moque de son amitié.

Olivier ne fut plus seulement le fils d'un prince, le fils d'un bourreau ou un espion de police, ce fut pis que tout cela : ce fut un drôle, un impertinent, un faquin qu'il était temps de corriger, de mettre à sa place.

On dit cela si souvent et si haut, qu'il fallut bien se décider à mettre cette menace à exécution, sous peine de paraître mériter les épithètes qu'on adressait à Olivier. Une députation fut nommée, députation portant dans les plis de son manteau la paix ou la guerre, et chargée de soutenir la guerre dans les cas où elle se déclarerait.

Un matin donc, bien avant l'heure des cours, quatre des plus anciens et des plus résolus de l'Ecole se présentèrent chez Duhamel. Ils allèrent sonner à la porte de son ancien logement.

Cette porte leur fut ouverte par une jeune fille d'une beauté singulière et que personne ne connaissait pour l'avoir vue dans le quartier.

On lui demanda monsieur Olivier Duhamel; elle répondit avec un léger accent germanique que monsieur Olivier Duhamel était dans sa chambre, à l'étage supérieur.

Ceci ne voulait rien dire, si ce n'est qu'Olivier n'occupait plus l'appartement qu'il avait avant son départ, et probablement cette circonstance eût passé sans commentaires au milieu de la préoccupation des quatre députés, si, au moment où ils allaient monter à l'étage supérieur, la maîtresse de la maison n'eût paru tout-à-coup et n'eût dit d'un ton très-courroucé à la jeune fille :

— Pourquoi avez-vous ouvert pen-

dant que je n'étais pas là? Vous savez bien que monsieur Olivier vous l'a défendu.

— Mais, mon Dieu, répondit la jeune fille avec humeur, je croyais que c'était lui qui sonnait.

— Vous savez bien qu'il a sa clé, repartit l'hôtesse, et s'il apprend ce qui est arrivé, il quittera ma maison, et je perdrai le meilleur locataire que j'aie jamais eu.

Pendant ce petit dialogue les étudiants échangèrent entre eux de petits sourires, de petits ricannements, de petits regards qui pouvaient se traduire ainsi :

» Peste ! Olivier a bon goût ! C'est donc là ce qui le rend si dédaigneux de notre société? Je m'accommoderais assez de son bonheur. »

Puis l'un d'eux finit par dire tout haut :

— Pardon, mademoiselle, de vous avoir ainsi surprise dans votre solitude.

— Comment, mademoiselle, fit un autre ! Pardon, madame, d'avoir trompé votre attente en vous faisant croire, que c'était monsieur Duhamel qui sonnait à sa porte.

— N'a-t-il pas sa clé? ajouta un troisième.

Et nos étudiants, riant et saluant,

allaient se retirer, lorsque Olivier parut tout-à-coup au milieu d'eux.

Olivier jeta un regard rapide sur la scène qui se passait.

La colère lui fit monter le rouge au visage, mais presque aussitôt une pâleur froide remplaça cette vive rougeur, et il dit à ces messieurs d'un ton dont le calme était plus menaçant que n'eussent été les cris les plus violents ;

— C'est à moi que vous avez affaire sans doute, messieurs?

— C'est à vous, lui répondit-on.

— Rentrez chez vous, Thérèse, dit doucement Olivier à la jeune fille.

Puis s'adressant à son hôtesse, il ajouta :

— Tout-à-l'heure je vous donnerai mes ordes. Maintenant, reprit-il en se tournant vers les étudiants, veuillez m'accompagner chez moi.

Olivier, avec une politesse affectée, fit monter les quatre députés devant lui, il leur ouvrit la porte d'une petite chambre mansardée située au-dessus de son appartement ; puis, quand ils furent entrés, il entra à son tour, ferma la porte et en mit la clé dans sa poche.

— Que signifie cette manière d'agir ? fit un des étudiants.

— Vous êtes venus probablement

pour me dire quelque chose? repartit Duhamel. Quand vous m'aurez dit ce qui vous amène, je vous donnerai l'explication de ce que je fais.

L'un des étudiants prit la parole au nom des autres, et, se posant en orateur, il commença le discours suivant :

— Monsieur Duhamel, nous sommes tous étudiants; nous nous considérons donc tous, non-seulement comme solidaires les uns envers les autres, mais comme égaux, quoiqu'il y en ait parmi nous de très-pauvres et de très-riches, quoiqu'il y en ait qui portent de très-grands noms et d'autres qui ne soient que des enfants du peuple (le mot était déjà à la mode); mais riches ou pauvres, nobles ou non, nous mettons tous

notre conduite au grand jour. Nous ne faisons mystère ni de ce que nous sommes ni de ce que nous avons été; aucun de nous ne craint de dire quels sont ses antécédents, sa fortune, sa famille, ses moyens d'existence.

» Moi qui vous parle, monsieur, je suis le fils d'un ouvrier qui a été tué en sauvant quatre enfants d'un incendie. Ma mère était ravaudeuse ; l'hospice de Dijon, où elle était employée, m'a fait élever. Je vis ici de la pension que me fait la charité publique.

» J'ai dit tout cela à ceux qui me l'ont demandé; je ne rougis pas de recevoir l'aumône, mais je rougirais d'en être honteux. J'ai trouvé dans tous mes camarades la confiance que je leur ai

montrée ; et si nous ne disons pas à tous nos secrets et nos projets, il n'en est pas un de nous qui n'ait quelques amis qui puissent répondre de lui, lorsque ses actions ne semblent pas parfaitement claires.

Comme le jeune orateur s'était arrêté après cette expòsition, Olivier l'aida à reprendre le fil de son discours en lui disant :

— Ceci est fort heureux pour vous, messieurs, et je vous en fais mon compliment.

L'orateur reprit alors avec un peu plus de véhémence (c'était un étudiant de troisième année, qui prévoyait déjà la plaidoirie et qui s'y essayait) :

— Vous n'avez point agi ainsi avec nous, monsieur ; vous êtes arrivé à l'École sans que personne ait jamais pu savoir qui vous étiez, à quelle famille vous apparteniez, et même si le nom que vous portez est le vôtre.

Cette insinuation, qui peut-être n'avait été placée là que pour faire un troisième membre à la phrase de l'orateur, fit tressaillir Olivier.

L'étudiant s'en aperçut, et continua avec plus d'assurance :

— Cependant on a respecté le silence que vous avez voulu garder. On a cru que lorsque vous connaîtriez mieux vos camarades, vous deviendriez en-

vers eux ce qu'ils sont les uns pour les autres ; vous n'en avez rien fait.

» Cette position a été acceptée ; on a eu sans doute le tort de la laisser se prolonger ; cependant il est probable que l'on ne s'en serait point préoccupé si vous n'aviez quitté l'École, et si vous n'y étiez rentré sans qu'aucun de nous ait su ni les motifs de votre départ ni ce que vous avez fait pendant votre absence.

» Eh bien ! monsieur, ce que nous ne vous avons pas demandé il y a deux ans, nous venons vous le demander maintenant. Qui êtes-vous ? à quelle famille et à quel pays appartenez-vous ? Voulez-vous nous répondre ?

— Non, dit Olivier

— En ce cas, monsieur, nous sommes obligés de vous dire que nous sommes décidés à vous faire quitter l'École.

— Et comment vous y prendrez-vous pour cela, messieurs?

Le jeune homme qui parlait répondit par un sourire au ton de menace avec lequel Olivier lui avait fait cette question :

— Le moyen est bien simple, monsieur, vous le connaissez, et nous l'emploierons, quoi qu'il puisse nous en coûter. Nous nous battrons tous successivement avec vous.

— Quoi qu'il puisse vous en coûter…

reprit Olivier d'un ton railleur, je vous remercie de votre pitié.

— Vous vous trompez sur le sens de ces mots, reprit le jeune homme : *quoi qu'il puisse nous en coûter* veut dire : quoique vous ayez la chance d'en tuer un, deux, trois, dix, si vous voulez, avant que nous n'arrivions à cette exclusion.

— Vous êtes brave et très-adroit, monsieur, nous vous rendons tous cette justice ; vous devez donc comprendre qu'en présence d'un pareil adversaire nous n'avons pas fait cette démarche légèrement ; mais nous préférons tous le risque d'une rencontre avec vous que de vivre avec un homme dont personne

ne sait ni les antécédents, ni la famille, ni les ressources.

— Voilà ce que nous avions à vous dire, et maintenant nous attendons que vous vouliez bien fixer l'heure et le jour de notre première rencontre.

Duhamel resta assez longtemps sans répondre, quoique son visage trahît une vive anxiété, on ne pouvait dire que ce fût la menace qu'il venait d'entendre qui le troublât ainsi. Il semblait incertain dans la résolution qu'il allait prendre, et les étudiants espérèrent un moment qu'il leur répondrait de façon à concilier cette affaire.

Mais peu à peu le visage d'Olivier se

rembrunit, il sembla s'arrêter à un parti violent, et il repartit :

— Ma première rencontre sera sur l'heure, et mes premiers adversaires c'est vous, messieurs. Je ne veux d'autres témoins que vous-mêmes ; vous vous en servirez les uns aux autres, jusqu'au dernier survivant, et lorsque nous ne serons plus que deux, nous appellerons le premier passant venu pour témoigner que les choses se sont passées loyalement, et puis, soit que vous m'ayez tué, soit que je vous tue tous les quatre, j'espère que tout sera dit.

La proposition et la façon dont elle

était faite avaient de quoi surprendre des hommes si résolus qu'ils fussent. Cependant aucun des étudiants ne montra la moindre envie de reculer, et l'un d'eux répondit :

— Vous avez des épées, monsieur, et quand vous aurez ouvert cette porte, nous serons tous prêts à vous suivre.

— Eh bien ! messieurs, dit Olivier, attendez-moi un instant, et je suis à vous.

— Pas un moment ! dit un des étudiants, se plaçant devant la porte qu'Olivier allait ouvrir, il ne faut pas que vous nous échappiez.

— Le temps de dire un adieu, et je suis à vous, dit Olivier avec hauteur.

— Et pensez-vous, monsieur, que

nous n'avons pas nous aussi des adieux à faire? pensez-vous que nous ne voudrions pas, dans la prévoyance d'un malheur, laisser un témoignage de notre souvenir à ceux qui nous aiment? Pour cela il nous fallait un délai, si court qu'il fût; vous n'y avez pas pensé pour nous, nous sommes en droit de ne pas vous l'accorder.

Olivier fut atteré par cette proposition : à ce moment il sembla que toute sa résolution fléchissait devant la nécessité de risquer sa vie sans avoir pu prendre aucune précaution dans le cas où le sort se déclarerait contre lui.

— Eh bien! messieurs, reprit-il enfin, donnez-moi votre parole d'honneur que rien de ce qui s'est passé ici ne

sera révélé par vous, et j'accepterai l'heure qu'il vous plaira de fixer.

— Nous sommes envoyés ici par nos camarades et nous leur devons compte de notre mission.

Il se passait un violent combat dans l'âme d'Olivier, on eût dit qu'il eût voulu anéantir les quatre imprudents qui étaient venus l'interroger, et cependant, à la façon désolée dont il les regardait quelquefois, on voyait qu'il déplorait la nécessité qui le portait à sacrifier des adversaires si loyaux au mystère dont il voulait s'entourer.

— Eh bien! leur dit-il enfin, si je vous réponds comme vous l'exigez, si

je vous en dis assez pour satisfaire votre susceptibilité, voulez-vous me donner votre parole d'honneur qu'une scène pareille à celle-ci ne se renouvellera pas? Ceux qui vous envoient ont-ils en vous assez de confiance pour que le jour où vous leur direz qu'ils peuvent me traiter en ami et en camarade, aucun d'eux ne cherchera à en savoir plus qu'il n'en sait maintenant.

— Sur l'honneur, Duhamel! lui dit le jeune homme qui lui avait parlé le premier; si ce que vous avez à nous dire nous satisfait, ce n'est plus à vous que les curieux auront affaire, c'est à nous, qui serons vos répondants.

— Écoutez-moi donc... dit Olivier.

Ce qu'Olivier dit à ces quatre jeunes gens ne fut jamais répété par eux. Ils gardèrent même le silence sur la rencontre qu'ils avaient faite de la jeune fille. Ils se contentèrent de répondre qu'ils tenaient Duhamel pour un homme honorable en tous points, et qu'ils étaient fiers de l'avoir pour camarade.

***

Cette affaire avait eu lieu assez longtemps avant mon arrivée à l'École, et j'en avais entendu parler fort vaguement. Je ne pensais pas à m'en inquiéter à moi tout seul, quand déjà

personne n'y pensait plus. Cependant, malgré la discrétion de ces jeunes gens sur les secrets qui avaient pu leur être confiés par Olivier, on sut bientôt qu'une jeune fille vivait dans l'appartement qu'il avait occupé avant son absence.

A son tour elle devint le texte des commentaires de ceux qui avaient surpris ce mystère, et à son tour elle fut qualifiée par les suppositions les plus magnifiques et les plus honteuses. On en fit une noble demoiselle enlevée par Duhamel; on en fit une Russe; on en fit une marchande de pommes; on en fit un ange; on en fit une fille perdue. Puis, comme cela était arrivé pour Olivier, on n'en parla plus.

A l'époque de sa visite, voilà ce que je savais de lui. Plus tard, lorsque dans une circonstance cruelle, j'allai moi-même m'enquérir d'Olivier, qui une fois encore avait complètement disparu sans que personne sût où il était allé, voici ce que j'appris de la maîtresse de la maison qu'il avait occupée.

La première fois que Duhamel s'était présenté chez elle, il lui avait offert de lui payer son appartement le double de ce qu'il valait, à la condition expresse de n'avoir d'autre étudiant que lui dans sa maison. Olivier avait exactement payé; Olivier s'était toujours conduit avec la plus grande réserve, et jamais l'hôtesse n'avait re-

marqué en lui rien d'extraordinaire, si ce n'est le silence complet qu'il gardait sur sa famille.

— Jamais, me dit cette femme, jamais il n'avait rien fait de répréhensible qui pût m'alarmer sur son compte, lorsqu'à son retour de son voyage il amena une jeune fille, et me déclara qu'elle allait demeurer dans l'appartement qu'il avait loué.

La prud'homie de l'hôtesse se révolta à cette proposition, et elle refusa de prêter les mains à une intrigue qui lui paraissait coupable.

— Écoutez, lui dit Olivier, la jeune fille que je vous amène doit être ma femme; je ne veux pas qu'un blâme, de quelque part qu'il vienne, puisse

être jamais jeté sur celle qui doit porter mon nom. Thérése demeurera ici ; j'occuperai la petite chambre qui est au-dessus de cet appartement.

» Je sais que vos occupations vous retiennent souvent hors de chez vous, je vous donne ma parole d'honneur de n'entrer chez Thérèse que lorsque vous y serez. Croyez que je serai plus soigneux de l'honneur de cette jeune fille que vous ne le serez vous-même. En vous la confiant, je vous témoigne une estime que je vous demande pour moi.

— Eh bien ! monsieur, me disait cette femme, pendant six mois qu'a duré leur séjour ici, tout s'est passé comme il me l'avait promis : chaque

matin il venait lui dire bonjour, et là c'était un charme de l'entendre parler à sa jolie fiancée. Oh ! il l'aimait bien, monsieur; il l'aimait bien, car jamais il ne lui a donné que de bons conseils, et puis encore il se plaisait à l'instruire, à lui apprendre le beau langage du monde et le beau langage des grands auteurs.

« Je veux être fier de vous, Thérèse, lui disait-il, non-seulement parce que vous serez pure, mais aussi parce que vous serez aussi spirituelle que belle. »

» Il l'aimait bien, monsieur, car souvent la jeune fille, que sa solitude ennuyait, lui faisait des cajoleries si

charmantes pour qu'il la menât au spectacle ou au bal, qu'il fallait un cœur bien dur ou bien amoureux pour y résister. Et lui-même, combien de fois ne m'a-t-il pas rappelée près d'eux, lorsque je m'éloignais un moment pour les affaires de mon ménage. Il avait beau vouloir être sage, il ne pouvait pas s'empêcher d'être jeune et amoureux. Alors il arrivait des moments où il se mettait à regarder Thérèse comme dans une sainte contemplation; ses yeux ne la quittaient plus; il devenait pâle, oppressé; il lui prenait quelquefois les mains convulsivement; il l'attirait dans ses bras : je voyais tout cela à travers la porte vitrée de la petite chambre où je me tenais; mais je

n'avais pas le temps de frapper au carreau, qu'il s'était déjà éloigné de Thérèse, et que le plus souvent il s'échappait de la maison comme un fou.

» Dame ! monsieur, c'était une drôle de chose que ce jeune homme luttant contre son amour, pour l'honneur de celle qui devait être sa femme, et cela sans que personne l'y aidât, car la jeune fille ne mettait pas beaucoup d'empressement à se défendre...

Quand je reçus cette confidence, je n'avais point à me préoccuper de ce qu'était devenue Thérèse, j'étais beaucoup plus en peine d'Olivier, et je ne pensai qu'à lui.

Du reste, je ne le revis point pen-

dant tout le temps de ma maladie, et je fus obligé de me contenter des visites toujours fort assidues de mon ami Morinlaid.

Dans la solitude où je vivais, j'aurais pu m'étonner de cette assiduité d'une part, et de l'autre, du choix de la place que Morinlaid ne manquait jamais de prendre. Comme je l'ai dit, il s'asseyait toujours près de ma fenêtre comme à un poste d'observation.

Mais j'avais bien autre chose en tête.

Dès le premier jour de ma maladie, madame Sainte-Mars avait envoyé savoir de mes nouvelles, et je ne pensais plus qu'au moment où je pourrais aller la remercier de cette attention. Il

est vrai que madame Smith en avait fait autant, et que je ne pouvais lui supposer la même intention que madame Sainte-Mars.

La seule chose qui me charma dans le procédé de madame Smith, c'est qu'il m'autorisait à demander à mon ami Morinlaid s'il n'était pas convenable que j'allasse rendre une visite à cette dame, et comme il m'approuva fort, je conclus en moi-même que ce qui était convenable pour l'une devait l'être nécessairement pour l'autre, mais je n'eus pas à m'occuper de la manière dont je me présenterais chez madame Smith.

XI.

Un Voltigeur de Louis XIV. — Un Crime.

J'étais déjà tout-à-fait rétabli, quoique je n'eusse pas encore quitté mon appartement, lorsqu'un matin on m'annonça la visite de monsieur de Favreuse. J'étais habitué à voir des hommes d'un

ton parfait. Mon père tenait à la diplomatie, et c'est en général parmi les hommes qui s'occupent de la grande science politique qu'on trouve les modèles les plus achevés du savoir-vivre.

Cependant je n'avais jamais rencontré chez un homme une façon plus naturelle et plus fine de s'exprimer; jamais je n'avais vu une manière plus élégante de saluer, de prendre du tabac, de se tenir sur une chaise. Monsieur de Favreuse portait la tête en arrière de façon qu'il regardait de haut. Mais il y avait dans l'expression de son visage une telle bienveillance, qu'on ne s'apercevait pas que souvent son accent était légèrement dédaigneux.

— Mon jeune ami, me dit-il, en me repoussant doucement dans mon fauteuil que j'avais quitté pour le recevoir, les malades sont comme les rois et les femmes, ils ne doivent se déranger pour personne.

Il jeta un regard rapide sur mon petit salon, et me parut étonné de le trouver dans un ordre parfait. Il prit le siége que je lui indiquais ; puis, après avoir achevé son inspection, il me reprit doucement :

— Ma visite est presque une ambassade, mon cher voisin, vous allez en juger.

Il me regarda en clignant les yeux, et ajouta avec un parler nonchalant

qui semblait tomber plutôt que sortir de ses lèvres :

— Vous passez une bonne partie de votre temps à la fenêtre.

Je fronçai le soucil.

— Vous aimez le grand air? C'est comme moi, me dit-il; j'étouffe dans les appartements qu'on fait aujourd'hui.

Je m'inclinai.

— Quoique vos regards ne s'arrêtent pas d'ordinaire au côté nord de notre cour, vous n'avez pu vous empêcher de remarquer à sa fenêtre une dame d'une beauté assez ample pour défrayer de

charmes convenables une douzaine de petites femmes.

— Il s'agit de madame Smith, dis-je à monsieur de Favreuse, qui avait prononcé cette phrase avec le sang-froid le plus naturel.

— Vous savez son nom, reprit-il ; je suis charmé que vous l'ayez remarquée, car elle a fait attention à vous.

Je fis une grimace si expressive qu'elle rida d'un léger sourire le calme narquois de monsieur de Favreuse. Il inclina imperceptiblement la tête, et me dit :

— C'est une femme de bonne mai-

son, d'une fortune indépendante et de mœurs irréprochables.

Je ne puis dire l'adorable fatuité avec laquelle monsieur de Favreuse prononça le mot *mœurs irréprochables*. Il n'y avait pas moyen de se défendre plus éloquemment de la mauvaise pensée que j'aurais pu avoir sur ses relations avec madame Smith.

Probablement mon visage ne lui dit pas suffisamment que je l'avais compris, car il reprit aussitôt :

— J'ai fait plusieurs fois le tour du monde, mon cher voisin, et j'ai atteint l'âge du repos; cependant je m'intéresse vivement à ce qui intéresse ma-

dame Smith, et j'ai accepté la mission dont elle m'a chargé. Pour des raisons qu'elle vous dira elle-même, elle serait charmée qu'au lieu de passer solitairement vos longues soirées de convalescence, vous prissiez le parti de faire quelques visites à vos voisins.

Je recommençai ma première grimace à monsieur de Favreuse qui reprit :

— C'est une femme très-spirituelle, d'une gaîté un peu formidable ; mais vous êtes triste, à ce que l'on m'a dit : cela vous secouera.

Je ne crus pas pouvoir garder plus longtemps le silence, et je répondis :

— Vous avouerez, monsieur le

comte, qu'une invitation faite en de pareils termes peut me surprendre.

— Là, là ! mon jeune ami, me dit monsieur de Favreuse en souriant, ne vous fâchez pas ; je suis aussi innocent de mes paroles que l'est un Auvergnat de la lettre qu'on lui donne à porter. Tout ce que je puis vous dire, ajouta-t-il en caressant son nez d'un air fort occupé, c'est qu'elles sont là-bas une *potée* de femmes qui se meurent d'envie de vous voir.

Je cite textuellement ; le mot me frappa trop pour que je ne me le rappelle pas exactement.

— Mais, monsieur, dis-je d'un air fort impatient, je ne sais comment interpréter...

— Ma foi, ni moi non plus ; je sais seulement qu'on doit jouer, boire du punch, manger des brioches.

La manière dont monsieur de Favreuse prononça le mot *brioche* fut admirable. On devinait qu'elles devaient sentir le vieux beurre.

Il continua :

— Madame Smith a invité toute la maison, et vous lui feriez de la peine en ne venant pas.

— Vous y serez, monsieur, le comte ? lui dis-je d'un ton que je voulus rendre méchant.

— Comment ! me dit-il avec un étrange pincement de lèvres, je suis le roi de la fête… on me gâte. Nous au-

rons, à ce qu'on m'a dit, la belle madame Deslaurières...

Je fis une moue méprisante.

— La belle madame Sainte-Mars.

Mon cœur se serra assez violemment pour que je n'eusse pas la force de répondre.

Cela me sauva sans doute d'une grosse bêtise parlée; mais il paraît que l'expression de mon visage fut suffisamment éloquente, car monsieur de Favreuse laissa percer un très-léger signe de dédain et de mécontentement, et se hâta d'ajouter :

— Cependant vous êtes assez souffrant pour refuser si cela vous contrarie.

— Comment donc ! m'écriai-je, car j'avais recouvré la voix, je suis trop honoré de l'invitation de madame Smith pour ne pas accepter avec empressement.

Monsieur de Favreuse m'examina et examina de nouveau mon appartement, puis il leva les yeux au ciel en murmurant :

— Les pigeons ont été créés pour être plumés.

Je crus avoir mal entendu, et je repris vivement :

— Que voulez-vous dire, monsieur le comte ?

Il se leva, et me répondit en souriant :

— C'est une réflexion morale que je faisais sur la prévoyance de la Divinité qui a pourvu à l'alimentation de tous les êtres.

Puis il ajouta du ton le plus profondément sardonique :

— Aux petits des oiseaux Dieu donne la pâture.

» Vous verrez madame Sainte-Mars.

Si jamais homme fut bien averti, ce fut moi ; mais c'est à peine si je m'arrêtai à la singularité de cette invitation et à l'étrangeté encore bien plus

grande dont elle m'avait été faite. Je ne pensais qu'à une seule chose, c'est que j'allais voir madame Sainte-Mars.

Malgré ce que j'avais entendu, monsieur de Favreuse me laissa assez approvisionné de bonheur et d'espérance pour achever ma journée au milieu des plus doux rêves; mais un sort jaloux m'enleva le charme de cette douce occupation, et un véritable événement vint troubler la bienheureuse rêverie où je bâtissais à mon amour les plus beaux châteaux en Espagne.

Peu de temps après le départ de monsieur de Favreuse, j'entendis marcher avec activité immédiatement au-dessus de ma tête. J'occupais le second,

monsieur Ernest Molinos le quatrième, c'était donc au troisième que l'on marchait. Et bientôt l'accent d'une voix irritée arriva jusqu'à moi à travers la légère épaisseur de plafond.

Cette voix était celle d'un homme, et les intervalles de silence qui séparaient les éclats de cette voix me firent juger qu'on lui répondait, mais je ne pouvais deviner quel était l'interlocuteur de ce furieux, car aucun son perceptible n'arrivait jusqu'à moi. Je n'entendais de même que les pas d'une seule personne, et sans les silences intermittents et l'accent des reprises, dont la fureur allait toujours croissant, j'aurais pu croire que c'était quelque

comédien récitant un rôle de tragédie ou quelque auteur se lisant à lui-même un drame furibond.

Ce bruit, qui avait commencé par m'importuner seulement, appela tout-à-coup mon attention, car j'entendis un cri déchirant, presque aussitôt étouffé. Ce cri devait être celui d'une femme.

J'ignorais complètement quelles étaient les personnes qui logeaient immédiatement au-dessus de moi, de façon que je pus très-bien m'imaginer que c'était une scène de ménage. Cependant les éclats de voix devenaient de plus en plus violents, et bientôt, j'entendis distinctement des menaces

auxquelles se mêlaient des supplications; puis le bruit d'une chute dominée par les cris désespérés d'une femme.

On commençait à s'émouvoir dans la maison, les fenêtres s'ouvraient de tous côtés, on s'appelait, lorsque la croisée placée au-dessus de celle à laquelle je me trouvais s'ouvrit avec fracas. Une femme, que je ne pouvais voir, appelait à son aide.

La lutte continuait, et bientôt je pus voir le corps de la malheureuse à moitié penché hors de la fenêtre : elle s'était accrochée de ses deux mains aux barreaux et résistait, autant qu'elle le pouvait, aux efforts que son assassin faisait pour la précipiter en dehors.

Les cris : « Montez! Enfoncez la

porte! » retentissaient de tous les côtés de ma cour et de la cour voisine, témoins de cet odieux spectacle.

Je m'élance, je monte l'escalier; d'un violent coup de pied je fais sauter la porte d'entrée, et j'arrive au moment où la malheureuse, pendue par une seule main au barreau de sa fenêtre, allait enfin lâcher prise et se briser sur le pavé de la cour. Je ne pensai qu'à l'arracher à cet affreux danger, et je l'avais à proprement parler tirée dans sa chambre sans m'être occupé de ce qu'était devenu l'assassin, lorsque je le vis, assis sur une chaise, les jambes croisées l'une sur l'autre, et me regardant sauver sa victime avec une complète indifférence.

Quelques personnes étaient montées après moi et s'élancèrent sur lui ; il ne se défendit point, et ne répondit pas un mot aux injures dont on l'accablait.

Nous avions remis la victime sur son lit, d'où il l'avait arrachée ; elle n'était point évanouie, mais la frayeur qu'elle avait éprouvée l'avait plongée dans une sorte de délire effrayant. Ses dents claquaient violemment, ses yeux étaient fixes et injectés de sang, sa respiration était courte et pénible, et de temps en temps j'entendais s'échapper de sa poitrine ces mots prononcés d'une voix brève et altérée :

— Ah ! j'ai peur... j'ai peur... j'ai peur.

Pendant ce temps, on était allé chercher le commissaire de police ; l'assassin s'était placé de manière à voir la malheureuse en face.

On avait déjà interrogé cet homme, mais vainement ; il paraissait dédaigner de répondre, et il était impossible d'obtenir aucun renseignement de la victime. Quelle était cette femme ? quel était cet homme ? quelles étaient leurs relations ? quel était le motif de leur querelle ?

Par une singulière rencontre, personne ne pouvait répondre à aucune de ces questions ; et, par un prodige inouï, la portière elle-même, ce registre vivant de l'état civil de la mai-

son, ne savait rien ou plutôt prétendait ne rien savoir. Une demi-heure se passa ainsi; le paroxysme nerveux qui avait agité si violemment la victime s'apaisa peu à peu ; il se détendit tout-à-fait dans un déluge de larmes, mêlées de plaintes douloureuses et de sanglots désolés, qui, tout inarticulés qu'ils étaient, montraient que l'infortunée avait repris la conscience de ce qui venait de se passer.

Le commissaire de police arriva à ce moment; c'était un homme à figure basse, au regard louche et féroce. Il paraissait non-seulement connaître l'affaire avant d'arriver, mais aussi les personnages.

Le coupable sourit en l'apercevant, et la malheureuse montra une nouvelle terreur.

Cependant rien ne trahit, de la part de monsieur Bonnissens (c'était le nom du commissaire) la moindre disposition à ne pas faire rigourèusement son devoir. Il reçut les dépositions fort nombreuses de tous ceux qui avaient vu ou entendu quelque chose de cette scène de violence.

La malade ne put ou ne voulut point parler, et lorsque le magistrat interrogea l'accusé, il se contenta de répondre insolemment :

— La seule chose que j'aie à dire,

c'est que je ne puis pas empêcher une folle de se jeter par la fenêtre.

Cette réponse excita un mouvement d'indignation : l'accusé reprit, en adressant un regard significatif à sa victime qui le regardait avec des yeux effarés.

— Quand elle voudra vous répondre, elle ne vous dira pas autre chose.

La malheureuse à qui s'adressait cette menace (car s'en était une) cacha sa tête dans les draps en cherchant à étouffer les sanglots et les larmes qui recommencèrent à éclater avec une nouvelle violence.

Sur ces entrefaites arriva monsieur Béquillet, le médecin; il prescrivit à la malade le repos le plus absolu.

Mais à ce moment, il s'éleva une difficulté inattendue : la femme chez qui nous étions n'avait point de domestique, et il était impossible de la laisser seule dans où elle l'état se trouvait. Par une nouvelle singularité, la portière, qui s'était faite si spontanément ma garde malade, se refusa absolument à veiller près de ma voisine.

Une vieille femme, qui se trouvait parmi les spectateurs attirés par cet événement, se proposa pour remplir cet office; elle habitait une des man-

sardes de la maison, et faisait le ménage de monsieur Ernest Molinos. On ne lui demanda pas d'autres renseignemens.

Monsieur Béquillet fit une ordonnance, on installa la vieille dans l'appartement de la malade, et chacun se retira chez soi.

Au moment où j'allais rentrer dans mon logis, je fus abordé par un monsieur que je crus avoir remarqué causant avec le commissaire de police sur le seuil de l'appartement de la victime ; ce monsieur me dit d'un ton mystérieux :

— J'aurais deux mots à vous dire.

Et je le fis entrer chez moi.

XII.

Un bizarre inconnu. — Premières Confidences. — Personnages nouveaux.

Lorsque j'eus fait asseoir cet inconnu, je l'examinai. C'était un homme de taille moyenne et élégante ; il eût été difficile de déterminer son âge, car il était complètement imberbe ; mais le

sombre éclat de ses yeux, le noir luisant de ses cheveux et de ses sourcils ; la teinte olivâtre de ses traits, vigoureusement accusés, donnaient à sa physionomie un caractère de vigueur et de masculinité que le poil le plus touffu ne lui prête pas toujours. Ses dents, d'un émail éblouissant, étaient encadrées, quand il souriait, entre deux lèvres minces d'un brun mat, et ajoutaient une expression cruelle à l'expression naturellement grave de son visage.

J'attendis un moment que cet homme entamât l'entretien qu'il m'avait demandé ; mais, quoiqu'il ne parût point embarrassé de sa démarche, il semblait cependant hésiter sur la

manière dont il aborderait ce qu'il avait à me dire. Ce monsieur m'examina à son tour comme on examine l'adversaire dont on veut découvrir le côté faible, et son regard m'éblouit d'abord et me pesa ensuite.

Je me sentis humilié d'être troublé par la présence d'un homme que je ne connaissais point, et qui s'était pour ainsi dire introduit chez moi; et je rompis le premier le silence qui régnait entre nous en lui disant assez brusquement :

— J'attends les deux mots que vous avez à me dire, monsieur.

— Savez-vous qui je suis? me répondit cet homme.

— Nullement, monsieur.

— On m'appelle le comte de Sainte-Mars.

Ce nom me bouleversa, comme si ma passion pour la femme qui le portait était une insulte à cet homme.

Je me sentis trembler et rougir. Mon inconnu sourit, et reprit aussitôt avec une intention manifeste de raillerie :

— Je m'appelle le comte de Sainte-Mars, et j'ai à vous parler de la jeune fille que vous avez arrachée à la colère de monsieur de Frobental.

— Je ne connais ni cette jeune fille ni monsieur de Frobental, monsieur, et

je ne sais en quoi ce qui les concerne peut m'intéresser.

— Vous êtes étudiant en droit, monsieur, repartit l'inconnu, et quoique ce titre n'implique nullement la nécessité d'avoir la plus légère connaissance de nos lois, vous ayez cependant trop d'habitude du monde pour ignorer que l'événement qui s'est passé aujourd'hui dans cette maison donnera naissance à une instruction criminelle.

— Cela me semble probable, monsieur, et quand cela arrivera, je serai appelé comme témoin. Est-ce à cause de cela que vous voulez me parler ?

— Précisément, monsieur.

L'assurance de cet homme me sembla fort impertinente, et je repartis en essayant de mon plus grand air de dignité :

— Auriez-vous la pensée d'influencer par avance mon témoignage?

— Je ne suis point ici pour autre chose, me dit-il froidement.

— Monsieur, m'écriai-je en me levant et en lui montrant la porte du doigt, vous n'aviez que deux mots à me dire, et j'en ai déjà entendu beaucoup plus que je n'aurais dû.

L'inconnu suivit de l'œil la direction de mon doigt et reprit d'un ton moqueur :

— Et si je n'obéis pas à votre injonc-

tion, si je ne sors pas immédiatement par la porte...

— En ce cas, monsieur, m'écriai-je avec colère, je vous jette...

Le sourire de cet homme m'arrêta tout court, et il reprit en riant tout-à-fait :

— Vous me jetteriez par la fenêtre. Ce qui prouve qu'on peut très-bien avoir l'intention de jeter quelqu'un par la fenêtre sans être pour cela un misérable assassin.

— Il y a une immense différence, monsieur, entre un homme qui s'adresse à un homme, et qui vient lui faire, chez lui, des propositions insultantes; il y a, dis-je, une immense différence entre un homme, enfin, qui

refuse de se retirer, et celui qui, se trouvant chez une femme, abuse de sa force pour...

L'inconnu haussa les épaules, et je repris aussitôt :

— Mais, en vérité, monsieur, je ne comprends pas que je me donne la peine de justifier mon droit à vous faire sortir de chez moi ; seulement il dépend de vous que ce soit d'une manière décente... ou bien....

L'inconnu s'étala dans un fauteuil et me dit :

— Soit, monsieur, jetez-moi par la fenêtre.

Il se croisa les bras et me regarda avec une parfaite tranquillité.

Il y avait de quoi mettre en fureur l'homme le plus paisible. Je pris cet insolent au collet et je le soulevai ; mais au lieu de me résister par une lutte, il se laissa retomber de tout son poids sur son siége, et me dit :

— Jetez-moi par la fenêtre, monsieur, cela vous sera facile ; vous avez le poignet solide, et je ne suis pas très-lourd.

Cette imperturbable insolence m'exaspéra ; je pris une canne dans un coin de mon salon, et je m'avançai sur lui le bâton levé, en lui disant :

— Pardieu! monsieur, je ne vous y jeterai pas; mais je vous y ferai sauter.

A cette menace, l'impassibilité de cet homme disparut; il se dressa devant moi par un mouvement si rapide et si hautin, qu'il me sembla qu'il avait grandi de six pieds.

Son œil brilla de l'éclat fulgurant d'un coup de feu tiré sur moi, et une expression si féroce contracta ses lèvres, que je reculai, comme si je m'étais senti frapper par un coup imprévu. Il y eut un moment de silence et d'immobilité de part et d'autre. Pendant que j'hésitais à frapper, l'inconnu baissa les yeux et les couvrit de ses deux

mains; j'aurais eu honte de frapper un homme qui n'eût pas vu d'où lui venait cette attaque.

— Eh bien! lui dis-je, sortirez-vous?

Il me regarda alors comme s'il eût effacé avec ses mains le caractère farouche de son visage; je n'y vis plus qu'une expression si douce, si suppliante, si livide, que je rougis presque de ma brutalité, comme si j'avais menacé une femme.

— J'ai tort, me dit-il d'une voix grave, et, sur un malentendu, je ne jouerai pas l'honneur d'une famille illustre, la carrière d'un homme qui vous

est lié par les liens les plus sacrés et peut-être la vie de plusieurs personnes.

Ceci méritait attention, et quelle que fût l'irritation que m'avait causée l'impertinence de ce monsieur, quel que fût surtout le déplaisir intérieur que j'éprouvais de l'espèce d'effroi qu'il m'avait inspiré, je ne pensai pas devoir pousser plus loin une scène de violence dont l'issue devait être en tout cas fort embarrassante.

— Parlez donc, monsieur, dis-je à l'inconnu; expliquez-vous clairement, si c'est véritablement une explication sérieuse qui vous a fait entrer chez moi.

Il parut se recueillir, et après un moment de silence il me dit :

— Pardon, monsieur; mais les paroles qui me sont échappées ont besoin d'être expliquées. Il faudra peut-être m'écouter longtemps, en aurez-vous la patience?

— Je n'ai aucune affaire pressante en ce moment...

— En ce cas, me dit-il, permettez-moi d'écrire un mot pour avertir une personne qui m'attend de la cause qui m'empêche de me rendre près d'elle.

— Faites, monsieur.

Il tira un portefeuille de sa poche, au moment où je lui présentais de l'encre et du papier. Il écrivit quelques mots au crayon, et me dit en se levant :

— Je vais envoyer cela par un commissionnaire.

Il arracha le feuillet, et, comme par distraction, il jeta son portefeuille sur la table en sortant.

Soit par hasard, soit de dessein prémédité, il s'échappa du portefeuille laissé ouvert cinq ou six billets de banque. Je voulus rappeler ce monsieur; mais il me cria de l'escalier :

— Je reviens à l'instant.

Il me vint l'idée que cet homme avait désiré me montrer par cet oubli volontaire qu'il était en mesure de me payer la déposition qu'il voulait sans doute me dicter dans l'affaire de ma voisine, et je m'apprêtais à le mal recevoir.

Mais au lieu de le voir revenir au bout de quelques minutes, comme il me l'avait promis, un quart d'heure se passa, puis une demi-heure, puis une heure entière; enfin deux heures s'écoulèrent avant qu'il ne reparût.

Au premier moment, je ne voulus point toucher à ce portefeuille pour que ce monsieur le retrouvât dans l'état où il l'avait laissé; mais, à mesure que le temps se passait, l'aspect de ces billets de banque laissés si cavalièrement sur ma table finit par m'être insupportable, comme s'ils étaient les interprêtes parlants d'une honteuse proposition.

Bientôt je trouvai l'absence de cet homme encore plus insolente que sa

présence, et, pour me débarrasser à la fois du portefeuille, et des confidences que l'inconnu voudrait me faire à son retour, je m'étais décidé à envoyer chercher le commissaire de police, et à lui remettre les billets probablement oubliés à dessein par ce monsieur, lorsque j'entendis sonner à ma porte.

Au lieu de celui que j'attendais, je vis un domestique en grande livrée qui me remit un paquet assez volumineux après s'être assuré de mon nom. Le domestique se retira. Je décachetai le paquet, et sous la première enveloppe je trouvai la lettre suivante :

« Monsieur,

» Une affaire d'une importance dé-
» cisive pour moi me retient encore,
» et m'empêchera peut-être d'aller vous
» voir d'ici à quelques jours. Il ne faut
» pas cependant que vous ignoriez jus-
» que là les détails que je voulais vous
» confier : je vous remets sous ce pli la
» copie d'un Mémoire qui n'a point été
» publié, pour cause d'arrangements
» survenus dans l'affaire qu'il concerne.

» Ce Mémoire, tout incomplet qu'il
» soit, sera sans doute suffisant pour
» vous édifier sur le compte de certai-

» nes personnes, lorsque vous saurez » que la demoiselle que vous avez sau- » vée aujourd'hui, est celle qui s'y » trouve désignée sous le nom de Jus- » tine.

» Tout ceci, monsieur, est confié à » votre honneur. Je ne parle pas de l'in- » térêt que vous avez à ce que cette af- » faire soit étouffée. Vous en jugerez » vous-même.

» Je quitte Paris pour quelques jours, » mais vous me reverrez dès que je se- » rai de retour.

» Agréez, je vous prie, etc.

» MAXIMILIEN DE BRILLOIS, *comte de* » SAINTE-MARS. »

Malgré la mauvaise humeur que m'avait donnée cette affaire, tout ceci prenait une tournure assez sérieuse pour que j'y donnasse quelque attention.

D'ailleurs j'étais fort curieux d'apprendre quel intérêt j'avais à ce que ce crime restât caché.

En conséquence, n'ayant à ce moment rien à faire qu'à attendre l'heure de la soirée de madame Smith, je lus ce Mémoire dont je reproduis textuellement la première partie. Je dirai plus tard les circonstances qui m'empêchèrent d'en achever la lecture; car il est probable que si j'eusse pu lire ce manuscrit jusqu'au bout, les événements eussent pris une tout autre tournure.

On en jugera en me suivant pas à pas dans ce conflit d'intérêts au milieu desquels je me trouvai jeté à mon insu, sans savoir quel lien m'y rattachait; on jugera aussi que je dus être fort surpris de la confidence qui m'était faite, lorsqu'on trouvera à la première page de ce manuscrit le nom d'un de mes voisins, monsieur de Favreuse. Quoique ce ne fût pas lui qui fût en scène, il s'agissait du chef de sa famille, et je dus penser que ce récit intéressait le vieux général.

Mais je laisse à mes lecteurs le soin d'apprécier les sentiments que je dus éprouver. Voici ce manuscrit :

« (1840.)

» Sans doute en 1829, je ne relus
» point ce prétendu Mémoire, car pro-
» bablement j'eusse fait à cette époque
» la remarque que je viens de faire ;
» c'est que ce n'est là, ni le style, ni
» la forme d'un Mémoire destiné à être
» mis sous les yeux de juges appelés à
» décider une question d'Etat. Cela res-
» semblait beaucoup plutôt à un roman.

» Malheureusement, quelle que soit
» la manière dont ils sont exposés et
» racontés, les faits que cet écrit ré-
» vèle, sont exactement vrais ; et quoi-

» que je récuse la responsabilité du ré-
» cit ou plutôt de son esprit, je n'en
» garantis pas moins l'authenticité des
» événements dont il parle. »

FIN DU PREMIER VOLUME.

COULOMMIERS. — IMPRIMERIE DE A. MOUSSIN.

